

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

www.libtool.com.cn

L. 2

Vet. Fr. II A. 1897

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

LES
MALHEURS
DE
L'AMOUR.

PREMIERE PARTIE.

— *Insano nemo in amore sapit. Propert.*



A AMSTERDAM.

M. DCC. XLVII.

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

www.Hotool.com.cn



www.libtool.com.cn

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

www.libtool.com.cn

L 23

Vet. Fr. II A. 1897

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

6 *Les Malheurs*

l'essence d'une héritière de l'être) elle ne feroit pas nourrie. Cette santé prétendue délicate , étoit cependant très-robuste ; mais ce qu'elle ne demandoit pas , la vanité de mes Parens le demandoit. Il me falloit à toute force , des distinctions : on voulut , que j'eusse par le même principe , outre une femme pour me servir , une gouvernante en titre. Quoique ce ne fût pas l'usage de la Maison, les Religieuses éblouies

de la grosse pension consentirent à tout.

Il n'est guère de lieux où les richesses en imposent plus que dans les Couvens : les Filles qui y sont renfermées, dans le besoin continuël où elles sont d'une infinité de petites choses, regardent avec respect celles dont elles espèrent de les recevoir : aussi eus-je bientôt une Cour assidue. Loin de s'occuper à me corriger, on me louoit à l'envi. J'étois la plus aimable enfant

qu'on eût jamais vuë. On me donnoit par-tout la première place & on me remplissoit la tête de mille impertinences. Mon pere & ma mere , charmés de ce qu'on leur disoit de moi , redoubloient leurs présens ; & j'en étois encore mieux gâtée. J'étois parvenue à ma quatorzième année , que je n'avois encore reçu ni chagrin ni instruction : une petite aventure qui m'arriva me donna l'un & l'autre.

Ma Gouvernante me fai-

soit manger quelquefois au Refectoire, pour étaler aux yeux de mes Compagnes ma magnificence. Je faisois part à mes complaisantes de ce qu'on me servoit ; les autres n'en ta-toient pas : c'étoit une leçon que ma Gouvernante m'avoit donnée , que je suivois cependant avec peine : il y avoit dans le fond de mon cœur quelque chose qui répugnoit à tout ce qu'on me faisoit faire.

Mademoiselle de Renon-

ville , d'une des premières Maisons de Picardie ; aussi forttement fière de sa Noblesse , qu'on vouloit que je le fusse de mes richesses ; ne s'étoit jamais abaissée à venir chez moi : elle fit plus ce jour-là ; elle s'empara de la place que j'avois coutume d'occuper ; j'allois en prendre une autre, quand ma Gouvernante , offensée de ce manque de respect , s'avisa de vouloir me faire rendre la mienne.

Cette dispute fut longue

& vive. La Renonville exagéra les avantages de sa naissance , & n'épargna point les traits les plus piquans sur la mienne. Pendant ce temps-là j'avois les yeux baissés ; je ne sçavois que faire de toute ma personne : je sentoís confusément , du dépit , de la colere & de la honte. Ce que j'entendois m'étoit tout nouveau , & me faisoit naître des idées , qui étonnoient mon petit orgueil.

Une Religieuse plus rai-

12 *Les Malheurs*

sonnable que les autres , & véritablement raisonnable , vint me tirer de cette embarrassante situation , & m'emmena dans sa chambre.

Dès que nous y fûmes , je me mis à pleurer de tout mon cœur. Sçavez-vous ce qu'il faut faire , me dit la Religieuse ? Il faut , au lieu de pleurer , être bien-aise de n'avoir point de tort. Hélas ! non , je n'en ai aucun répondis-je , en continuant de pleurer , si

ma Gouvernante ne m'en avoit empêchée, je me ferois mise ailleurs, & j'en'aurois pas le chagrin que j'ai. Ce qui me fâche c'est que les Pensionnaires, qui me font le plus de caresses, étoient bien-aîsés de me voir mortifiée. Que veut dire Mademoiselle de Renonville, que je lui dois du respect ? Pourquoi lui en devrois-je ? Vous ne lui en devez point aussi, répondit la Religieuse, mais elle est fille de qualité, & vous ne l'êtes pas.

14 *Les Malheurs*

Ces distinctions étoient toutes nouvelles pour moi, mais par une espèce d'instinct je craignois d'en demander l'explication. Eugénie (c'étoit le nom de la Religieuse) n'attendit pas mes questions : vous avez le cœur bon , me dit-elle , & je vous crois l'esprit assez avancé , pour être capable de ce que j'ai à vous dire. On ne vous a mis jusques-ici que des idées fausses dans la tête , & il faut vous en défaire.

Votre pere a acquis son bien par des voies, & dans des emplois peu honorables : c'est une tâche qui ne s'efface jamais entièrement. Mais pourquoi, demandai-je, cette Noblesse est-elle tant estimée ? C'est me répondit-elle, que son origine est presque toujours estimable : d'ailleurs il a fallu quelques distinctions parmi les hommes ; celle-là étoit la plus facile.

Ma mere, qui vint me voir, interrompit cette conver-

fation. Ma Gouvernante s'empressa de lui exagérer l'affront que je venois de recevoir. Ma sortie fut résolue sur le champ , je n'en fus pas fâchée. J'éprouvois avec mes Compagnes , à peu-près la même honte , que si elles m'avoient vue toute nue. Je regretois pourtant Eugénie : elle m'avoit dit , à la vérité , des choses fâcheuses , mais elle ne m'avoit pas méprisée ; une lueur de raison , qui commençoit à m'éclairer ,
me

me faisoit sentir que j'avois besoin de ses instructions.

J'allai la trouver dans sa cellule : je l'embrassai de tout mon cœur, & à plusieurs reprises. Ce que vous faites, me dit-elle, ma chere enfant, prouve votre heureux naturel : il seroit bien triste, que vous ne fussiez pas raisonnable ; vous êtes faite pour l'être ; mais les exemples, que vous allez avoir devant les yeux, vont vous séduire ; vous êtes encore bien jeune, pour y

18 *Les Malheurs*

résister. Je vous aime, je veux que vous m'aimiez aussi. Venez me voir souvent, je vous donnerai mes avis ; & si vous avez confiance en moi, je vous ferai éviter des ridicules, & peut-être des malheurs réels.

Je l'embrassai une seconde fois : nous pleurâmes toutes deux en nous quittant ; & cette conversation fut le commencement d'une liaison à laquelle je dois le peu que je vaux. Eugénie

m'a éclairée sur la plupart des choses : elle me les a fait voir telles qu'elles sont : & si elle ne m'a pas empêché de faire de grandes fautes, elle me les a du moins fait sentir.

Dès que je fus retournée dans la maison paternelle, on songea à me donner des Maîtres, que je n'avois pu avoir dans le Couvent ; les plus chers furent préférés. On se persuade, quand on est riche, que les talens s'achètent, comme une

éttoffe. Heureusement la nature avoit mis ordre, que la dépense ne fut pas perdue avec moi. J'étois née avec les plus heureuses dispositions. Je fus bientôt la meilleure Ecoliere de mes Maîtres. J'avois, outre cela, une figure charmante : il y a si long-tems que j'étois belle, qu'il n'y a plus de vanité à dire, que je l'étois en perfection.

Etre belle, être excessivement riche, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour atti-

rer les prétendans ; aussi vinrent-ils en foule : heureusement mon pere s'étoit mis dans la tête de ne me marier qu'à dix-huit ans.

Ma mere seule eût été bien capable d'attirer du monde chez elle : si elle n'étoit pas aussi régulièrement belle que moi , elle ne laissoit pas de l'être beaucoup : & si elle n'eût voulu être que ce qu'elle étoit , elle eut été , tout-à-fait aimable : mais elle vouloit

être une femme de condition ; elle en prenoit autant qu'elle pouvoit , les airs & les manieres : ce n'est pas tout , elle vouloit avoir plus d'esprit que la nature ne lui en avoit donné. Il y a de certaines expressions , que les gens du grand monde mettent de tems en tems à la mode , qui signifient tout ce qu'on veut , qui ont été plaisantes la première fois qu'on en a fait usage , mais qui deviennent précieuses ou ridicules ,

quand on s'avise de les trop répéter.

Ma mère tomboit à tout moment dans cet inconvénient : les façons communes de parler n'étoient point de son goût : les élégantes ne lui étoient pas familières, elle s'y méprenoit presque toujours ; je ne sçai si c'étoit pour se donner le tems de les trouver, ou si elle y entendoit finesse, mais elle traînoit toutes ses paroles.

Que la façon libre dont

24 *Les Malheurs*

je parle de ma mere, ne
préviennne point contre
moi : je n'ai jamais manqué
à ce que je lui devois : je
l'ai aimée tendrement, &
j'étois quelquefois au defes-
poir du soin, qu'elle pre-
noit de gâter tout ce qu'elle
avoit de bon & d'aimable :
je m'imaginois, que mon
exemple la corrigeroit : j'a-
vois pour cela une atten-
tion continuelle à éviter
tout ce qui avoit la plus
légere apparence d'affecta-
tion.

Du

Du caractère dont je viens de la dépeindre, on juge bien qu'elle ne vouloit vivre qu'avec les personnes de qualité : les noms, les titres faisoient tout auprès d'elle : avec quel soin, avec quelle dépense alloit-elle se chercher parmi ces gens-là, des ridicules & des dégoûts ! N'importe, tout étoit supporté pour avoir le plaisir de se montrer aux spectacles avec une Duchesse, & pour dire à quelques complaisans du second or-

dre, la Duchesse une telle ;
le Duc un tel viennent sou-
per chez moi.

Ces jours si agréables
n'étoient cependant pas
sans embarras : il falloit
écarter de la maison ces
mêmes complaisans, à qui
mon pere avoit donné le
droit de venir familière-
ment, & dont ma mere au-
roit eu honte. Quelques pe-
tits parens étoient dans le
même cas, & augmentoient
les embarras, car on ne
vouloit point absolument

lès montrer, & ils n'étoient nullement disposés à se cacher. www.libtool.com.cn

Je me rappelle encore avec une forte de honte ce qui se passoit, les jours où les grandes compagnies devoient venir. Tout étoit dès le matin en l'air dans la maison. Les instructions que ma mere distribuoit, commençoient par mon pere : on ne pouvoit le renvoyer comme les autres ; il falloit du moins tâcher de lui donner les ma-

nières convenables. C'étoit comme je l'ai dit, un bon homme qui auroit eu naturellement le sens droit, si sa femme lui en avoit laissé le pouvoir : mais à force de lui vanter l'excellence de vivre dans ce qu'elle appelloit la bonne compagnie, il s'en étoit coëffé presque autant qu'elle. On lui avoit surtout recommandé des airs aînés ; il est difficile de ne pas confondre une liberté honnête, avec la familiarité ;

l'usage du monde apprend
seul ces différences délica-
tes ; aussi mon père & ma
mere s'y méprennent - ils
toujours.

Jamais de titres ; jamais
de Monsieur, même en leur
parlant : ils n'en venoient
pas avec moins d'empres-
sement dans la maison ; la
liberté d'y amener qui on
vouloit , & plus encore
peut-être le plaisir de se
moquer de nous , ne leur
faisent pas sentir à ces
grands Seigneurs , et à ces

30 *Les Malheurs*

grandes Dames , qu'il y
avoit autant d'indécence à
eux d'y venir , qu'à nous
de sotise de les recevoir.

Ma mere ne pouvoit se
dispenser d'être coquette :
l'état de jolie femme & de
femme du grand monde
l'exige : la difficulté étoit
d'avoir des amans de bon
— air. Un homme qui eût été
de la Cour , lui eût fait
tourner la tête ; mais ces
Messieurs ont aussi leurs
maximes. Ce seroit du der-
nier ridicule d'accorder

des soins suivis à une Bourgeoise , & de s'y attacher sérieusement.

Ma présence ne nuisoit à rien. L'usage qui ne permettoit pas à une mere d'avoir des prétentions, quand sa fille paroissoit dans le monde, étoit changé dès ce tems-là ; chacune avoit ses adorateurs : il arrivoit même assez souvent que l'on commençoit par la mere, surtout lorsqu'il étoit question de mariage.

Entre les familiers de la

32 *Les Malheurs*

maison, le Chevalier de Dammartin étoit le plus autorisé, c'est lui qui donnoit le ton. La malignité, plus encore la vanité, le rendoient caustique & médisant : il méprisoit tout le monde, pour s'estimer plus à son aise. A force de parler contre la noblesse des autres, on s'étoit persuadé l'excellence de la sienne : la même voie lui avoit acquis la réputation de vertu & de probité. Il s'étoit établi Juge. Il décidoit sou-

verainement en tout genre, mais il ne parloit pas tous les jours. Il étoit établi qu'il avoit de l'humeur; on la respectoit: je crois en vérité qu'on lui en faisoit un mérite. Mon pere étoit le seul, pour qui il n'en eût point, il lui sourioit même quelquefois; il est vrai que cette faveur précédoit toujours quelques emprunts, qu'on ne rendoit jamais.

Les autres hommes qui nous faisoient l'honneur de

34 *Les Malheurs*

venir se moquer de nous, étoient la plûpart des Petits-Mâtres : beaucoup de suffisance ; un babil intarissable : une très - grande ignorance ; un souverain mépris pour les mœurs : nuls principes , vicieux par air , & débauchés par oisiveté : voilà ce qu'ils étoient tous.

Je passai près d'une année après ma sortie du Couvent sans être admise dans les grandes compagnies : on voulut auparavant me

laisser acquérir la bonne grace du Maître à danser, m'instruire de ce qu'on appelle le sçavoir vivre, la politesse, & surtout me donner le bon ton.

Si je voulois me laisser aller aux réflexions, cette matiere m'en fourniroit beaucoup, mais elles seroient également inutiles à ceux qui sont capables d'en faire, & à ceux qui n'en font jamais.

Je regagnois mon appartement aussi-tôt qu'on

36 *Les Malheurs*

avoit dîné : j'y passois peut-être les plus doux momens que j'aie passé de ma vie. Dès que mes Maîtres m'avoient quittée, je lisois des Romans que je dévorais. Un fond de tendresse & de sensibilité que la nature a mis dans mon cœur, me donnoit alors des plaisirs sans mélange. Je m'intéressois à mes héros : leur malheur & leur bonheur étoient les miens. Si cette lecture me préparoit à aimer, il faut convenir aussi

qu'elle me donnoit du goût pour la vertu : je lui dois encore de m'avoir éclairée sur mes amans.

Le Marquis du Fresnoi qui s'attacha à moi dès que je parus dans le monde, fut le premier qui donna lieu à mes remarques : je lui plaisois plus qu'il ne vouloit qu'on le crût ; aussi n'avoit-il garde d'employer les petits soins & les complaisances ; il cachoit au contraire, autant qu'il lui étoit possible, l'at-

tention qu'il avoit à me suivre & à me regarder.

Je crois qu'il eût voulu me le cacher à moi-même ; du moins s'il eût osé , il m'en eût demandé le secret. Rien n'étoit plus plaisant que les peines qu'il prenoit , pour donner à ses galanteries un air cavalier ; c'étoit comme s'il m'eût dit , je vous conseille de m'aimer : mais le ton devenoit différent , quand le hazard lui fournissoit l'occasion de me parler en par-

ticulier. L'amour qui n'avoit rien alors à démêler avec la vanité, se montrait tendre & devenoit timide.

Toute jeune que j'étois, le contraste de cette conduite me paroissoit parfaitement ridicule & me donnoit pour Mr. du Fresnoi des sentimens très-différens de ceux qu'il vouloit m'inspirer. Il ne fut pas long-tems sans avoir des rivaux : ma beauté & la qualité de grande héritière lui en donnoient de deux espèces :

40 *Les Malheurs*

ceux qui vouloient m'épouser & ceux qui croioient leur honneur intéressé à attaquer toutes les jolies femmes : je ne fçai auquel de ces deux motifs je dûs l'amour du Marquis de Crevan, il étoit assez aimable, sans être cependant exempt des airs & des défauts des gens de son âge.

J'allois tout conter à mon Eugénie : elle rioit de mes dégoûts & de mes surprises. Gardez-vous comme vous êtes, me disoit-elle, le plus long-

long-temps que vous pour-
rez. Votre père vous aime ;
profitez de cette tendresse
pour choisir un mari qui
vous rende heureuse : vo-
tre raison & votre cœur ne
parlent encore pour per-
sonne ; je voudrois bien que
le cœur se tût toujours.
Mais je crains qu'il ne se
mêle un jour de vos affai-
res plus qu'il ne faudroit.
Vous avez un fond de sen-
sibilité qui m'alarme pour
le repos de votre vie. Vous
êtes perdue, mon enfant,

42 *Les Malheurs*

si vous trouvez quelqu'un
qui sçache aimer, & vous
persuader qu'il vous aime.

Hélas ! je touche au moment , où cette prédiction
devoit s'accomplir. Ma mère ,
avide de tous les lieux
où l'on pouvoit se montrer ,
retint une loge pour la première
représentation d'une
Pièce. Nous devions y
aller avec une Duchesse ,
qui nous avoit pris pour
pissaller, & qui trouva une
compagnie plus convenable.

Nous voilà donc ma me-

re & moi , seules dans le premier balcon. Le Théâtre étoit plein de tout ce qu'il y avoit de Gens de Condition à la Cour , & à la Ville. Ma mere pour jouir de la gloire de connoître la plûpart d'entr'eux , ne cessoit de faire des révérences. Pour moi , uniquement occupée du plaisir d'entendre la Pièce & du soin de cacher les larmes qu'elle me faisoit répandre , je ne voyois personne ; mais l'impatience



44 *Les Malheurs*

d'entendre le bruit que faisoit le Marquis du Fresnois attira mes regards sur lui : il disputoit sur le mérite de la Pièce avec un homme que je ne connoissois point, ou plutôt il lui reprochoit de l'écouter ; car ces Messieurs condamnent ou approuvent, sans sçavoir le plus souvent de quoi il est question. Comme il vit, que je le regardois, qu'il entendoit qu'on se recioit autour de lui sur ma beauté, il crut qu'il pouvoit,

sans se faire tort , venir un moment dans notre loge.

Je m'aperçus , que celui avec qui il avoit parlé , lui demanda avec empressement , lorsqu'il eut repris sa place , qui nous étions. C'est la fille & la femme d'un homme d'affaire , répondit-il : la fille est jolie , comme vous voyez ; de plus ils ont un bon Cuisinier ; voilà ce qui m'a fait faire connaissance avec eux. Vous n'êtes donc point amoureux , dit celui à qui il

46 *Les Malheurs*

parloit ? Mais comme cela ;
répondit Monsieur du Fresnoi , si vous n'avez rien de
mieux à faire , je vous y menerai souper ce soir ; vous
me ferez même plaisir : je
vais engager encore deux
ou trois hommes de mes
amis ; car il n'est pas mal
d'être les plus forts dans
cette maison.

Quelque répugnance que
le Comte de Barbasan (c'est
le nom de celui à qui il
parloit) eût d'être présenté
par quelqu'un , dont il con-

noissoit tous les ridicules ,
le desir de me voir l'em-
porta , & la partie fut ac-
ceptée. Ils vinrent tous
deux , après la Pièce ,
à la porte de notre loge.
La présentation de Mon-
sieur de Barbasan fut faite
légerement : ils nous mirent
dans notre carrosse , mon-
terent dans le leur, & furent
aussi-tôt que nous au logis ,
où il y avoit déjà du mon-
de.

Quelle différence , de Bar-
basan , à tout ce que j'a-

48 *Les Malheurs*

vois vu jusques-là ! J'en
parle point des grâces de
la figure ; je me flatte que
si elles avoient été seules,
elles n'auroient pas fait
d'impression sur moi ; mais,
son esprit , son caractère ,
voilà ce qui me toucha :
jeus le tems de prendre
bonne opinion de l'un &
de l'autre , dès ce premier
jour.

La conversation roule
d'abord sur la Pièce : nos
Petits-Mâtres lui déclarent
désespérables : je l'airais
Barbasan

Barbasan , dit le Marquis
du Fresnoi. Ajoutez , repli-
qua Barbasan , que vous
me l'avez dit dès le pre-
mier acte : pour moi je ne
suis point si pressé de juger ;
je vais à la Tragédie pour
donner de l'occupation à
mon cœur ; si je suis tou-
ché ; je n'en demande pas
davantage ; je ne chicane
point l'Auteur sur la façon ;
je lui sçai gré , au-contrai-
re , des peines qu'il a prises ,
pour me donner un senti-
ment très - agréable.

I. Partie. E

De la Pièce, qui étoit l'histoire du jour, on passa aux aventures de la Cour & de la Ville. Barbafan foutint toujours son caractère : il doutoit : il excusoit. Enfin , il eût voulu qu'on n'eût point cherché à avoir de l'esprit aux dépens d'autrui.

Le jeu finit les disputes. Barbafan ne joua point : je ne jouai point aussi. Nous restâmes seuls désœuvrés : je m'apperçus qu'il avoit les yeux attachés sur moi ; j'en fus embarrassée. Pour assu-

ter ma contenance, je m'approchai de la table où l'on jouoit ; il n'osa d'abord m'y suivre ; heureusement un incident, qui attira des contestations , lui en donna le prétexte : je crois , qu'il me regarda toujours ; pour moi je n'osai lever les yeux quoique j'en eusse grande envie.

Je n'eus pas besoin de lire avant que de me mettre au lit , comme j'en avois la coutume : un trouble agréable que je n'avois

jamais éprouvé remplissoit mon cœur. La figure de Barbaïan se présentait à moi. Je repassois tout ce que je lui avois entendu dire, je m'applaudissois de penser comme lui : je n'osois m'arrêter sur l'attention qu'il avoit eue à me regarder, je n'y pensois qu'à la dérobée. Ma nuit se passa presque entière de cette sorte. Je fus fâchée ensuite de n'avoir pas dormi. Je craignis d'en être moins jolie.

Ma toilette qui ne m'avoit point occupée jusques-là , devint pour moi une affaire sérieuse. Je voulois absolument être bien , je ne me contentois point sur le choix de mes ajustemens. Où devez - vous donc aller , me dit ma femme de chambre , étonnée de ce qu'elle voyoit ? Sa question m'étonna moi-même & m'embarrassa ; le sentiment qui me faisoit agir m'étoit inconnu.

Quelques-uns de ceux

54 *Les Malheurs*

qui avoient soupé le soir avec nous , vinrent y dîner le lendemain : on parla du soupé. Comment avez-vous trouvé Barbasan , dit un de nos Petits-Mâîtres , en s'adressant à ma mere ? Il ne manque pas absolument d'esprit ; & pour un homme qui n'a pas été dans un certain monde , il n'y est point trop déplacé. Quel est-il , dit ma mere ? On prétend , répondit celui qui avoit parlé , qu'il est d'une ancienne Maison de Gas-

cogne ; mais je n'en crois rien. Pourquoi n'en parleroit-il point ? Pourquoi ne s'en feroit-il pas valoir ? Ce secours ne seroit-il pas nécessaire à quelqu'un qui n'a aucune fortune ? Il a mieux que la fortune , dit le Commandeur de Piennes , qui n'avoit pas encore parlé ; il a des sentimens d'honneur. A l'égard de sa naissance , je puis vous répondre , que tel qui vante la sienne , & qui en rompt la tête à tout propos , lui est

très-inférieur , par cet endroit ; mais quoiqu'il connoisse le prix que ces sortes de choses ont dans le monde , il n'a pas le courage de leur donner une valeur , qu'elles n'ont pas à ses yeux.

Je ne puis dire le plaisir que me fit cet honnête homme , moins à ce que je croyois , du bien qu'il avoit dit de Barbafan , que de ce qu'il avoit humilié l'orgueil du Petit-Maitre.

Nous sortîmes de bon-

ne-heure pour faire des visites ; jamais elles ne m'avoient paru si ennuyeuses. Ce fut bien pis encore ; ma mere , qui n'avoit point de souper arrangé chez elle, s'arrêta dans une maison. Je fus louée , admirée même ; mais ce n'étoit pas pour tous ces gens-là , que j'avois pris tant de peine d'être jolie.

Revenuë au logis , je lus avec soin la liste des visites ; le nom que je cherchois ne s'y trouva point ; j'en fus

58 *Les Malheurs*

piquée & n'eus garde de m'avouer la cause de mon dépit ; je le mis sur le compte de l'impolitesse que je trouvois à ne pas venir remercier ma mere : il me parut , que c'étoit la traiter trop cavalierement.

Nous sortîmes encore plusieurs jours de fuite , & Barbafan se trouva enfin au nombre de ceux qui étoient venus à notre porte : il étoit visible , qu'il n'avoit voulu que se faire écrire. Je crus qu'il ne nous trou-

voit pas assez bonne compagnie pour lui : cette pensée me revint plusieurs fois pendant la nuit : il ne me parut plus si aimable ; mais je pensois trop souvent qu'il ne l'étoit pas. Ce dépit me rendit presque coquette. Je voulois plaire. Mon amour propre ébranlé par l'indifférence de Barbasan avoit besoin d'être rassuré.

Les spectacles, les promenades me servoient à merveille : j'y faisois toujours quelque recruë d'A-

mans. Une espérance secrète d'y trouver mon Fugitif, ~~de me montrer~~ à lui environnée d'une foule d'adorateurs, étoit pourtant ce qui me soutenoit : je le cherchois des yeux dans tous les endroits où j'étois ; dès que je m'étois convaincue qu'il n'y étoit point, mon desir de plaire s'éteignoit. Les Amans dont je n'avois plus d'usage à faire, me devenoient insupportables.

Le hazard me servit en-

fin mieux que mes recherches. Nous sortîmes un matin pour aller chez un Peintre , qui avoit des tableaux d'une beauté singulière. Barbasan y étoit : quoiqu'il y eût assez de monde , je l'eus bien-tôt apperçu , & en vérité , je crois que je ne vis que lui. Le cœur me battit : j'avois pour qu'il ne sortit : ma mere qui ne voyoit là personne de sa connoissance , ne fit pas façon de l'appeller : il vint à nous d'un air embarrassé :

elle lui fit des reproches de ce qu'il nous avoit négligées : il répondit , qu'il s'étoit présenté plusieurs fois à notre porte. Quand on veut me trouver , dit ma mere , il faut venir dîner ou souper avec moi ; aujourd'hui , par exemple. Je suis désespéré , répondit Barbasan ; j'ai un engagement indispensable. Demain , donc , dit ma mere ; je ne suis pas plus libre demain , repliqua-t-il.

Piquée de tant de refus ,

je ne pus me tenir de dire
d'un ton , qui se ressentoit
de ce qui se passoit en moi ,
ma mere , pourquoi le con-
traindre ? Monsieur a mieux
à faire. Je vois encore la
façon , dont il me regarda
alors : ses yeux tendres &
timides me disoient , vous
êtes bien injuste !

Les tableaux parcourus ,
que nous ne regardions ni
l'un ni l'autre , nous forti-
mes. A peine fumes - nous
de retour au logis , que Bar-
basan y arriva : il dit qu'il

64 *Les Malheurs*

avoit trouvé le moyen de se dégager , que si nous voulions de lui , il passeroit la journée avec nous.

Le voilà établi dans la maison ; & moi d'une gayeté qui ne m'étoit pas ordinaire. Tout prit une nouvelle face à mes yeux : ceux même qui ne me donnoient auparavant que de l'ennui , me faisoient naître des idées plaisantes : je crois que Barbafan étoit dans la même situation : nous étions pleins l'un & l'autre de
de

de cette douce joie que l'on ressent quand on commence d'aimer, & que l'on paye ensuite si chèrement.

La journée se passa comme un moment : il en fut de même de plusieurs qui lui succédèrent ; car Barbasan n'en passoit plus sans nous voir. Comme je n'examinois point mes sentimens , je ne me donnois pas le tourment de les combattre. Il s'établissoit cependant une intelligence entre Monsieur de Barbasan &

66 *Les Malheurs*

moi : nous nous faisions de petites confidences sur tous ceux de la société : un coup d'œil nous avertissoit l'un & l'autre , que le ridicule ne nous échappoit pas. Notre intérêt conduisoit nos remarques , les femmes , si elles étoient jolies , attiroient mes railleries : & les hommes , surtout ceux qui vouloient être amoureux de moi , celles de Barbafan.

Je n'étois plus si pressée d'aller voir Eugénie : l'ami-

rié devient bien foible ,
quand on commence à être
occupé de sentimens plus
vifs ; & si elle reprend ses
droits, ce n'est que lorsque
le besoin de la confiance la rend nécessaire :
je n'en étois pas encore là :
lorsque je la revis , & que je
voulus , comme à mon ordinaire , lui conter ce que
j'avois fait , ce que j'avois
vu de nouveau ; je m'y trou-
vai embarrassée. Mon cœur
battit bien fort , quand il
fallut nommer le Comte

68 *Les Malheurs*

de Barbasan. Il sembloit que Eugénie me devinoit : elle me fit plusieurs questions sur son compte : je ne pus résister au plaisir d'en dire du bien ; & dès que j'eus commencé à parler de lui, je ne scus plus m'arrêter : je parlai de sa figure, de son esprit, de sa sagesse.

Il se déguise peut-être mieux, dit Eugénie. Oh ! pour cela non, répondis-je, avec vivacité ; je l'ai bien examiné. Pourquoi cet examen, repliqua-t-elle ?

Je meurs de peur qu'il ne vous plaise plus qu'il ne faudroit : prenez garde à vous , mon enfant ; quel malheur , si vous alliez vous mettre dans la tête un homme , que vous ne pouvez épouser , car je conclus , par ce que vous venez de me dire , que ce Barbasan n'est pas dans le rang , où l'on vous cherche un mari : gardez votre cœur pour celui à qui vous devez le donner.

La cloche qui l'appelloit

à l'Eglise ne lui permit pas de poursuivre , mais elle m'en avoit assez dit. Quelle triste lumiere elle porta dans mon ame ! je revins au logis pensive , rêveuse ; je n'avois pas le courage de m'examiner ; je craignois de me connoître , je me rassurai pourtant un peu sur ce que Barbafan ne m'avoit rien dit qui ressemblât à l'amour. Il ne me paroissoit pas possible , que je pusse aimer quelqu'un qui ne m'auroit pas aimée.

Nous allâmes à un concert où il y avoit toujours beaucoup de monde ; j'y portai les nouvelles pensées dont j'étois occupée. Barbafan se mit vis-à-vis de moi , s'apperçut que j'étois distraite ; il crut même que j'évitois de le regarder ; inquiet , alarmé de ce changement , il m'en demanda la cause , dès qu'il put me parler. Je n'ai rien , lui dis-je , d'un air qui disoit que j'avois quelque chose. Je ne suis en droit , répondit-

il, ni de vous questionner, ni de me plaindre ; mais par pitié parlez-moi.

Ces mots furent accompagnés d'un regard qui me donna l'intelligence de ce qui se passoit dans nos cœurs : nous nous entendîmes dans le moment : nous gardâmes tous deux le silence, & pour la première fois nous nous trouvâmes embarrassés d'être ensemble. Il fut rêveur le reste de la foirée , & je continuai de l'être.

Je

Je repassai toute la nuit ce que Eugénie m'avoit dit : les regards , la rêverie de M. de Barbasan , ne me laissoient plus la liberté de douter de ses sentimens , je l'eusse voulu alors ; ce doute eût été un soulagement pour moi ; je m'en serois autorisée pour ne pas examiner les miens.

Que faire ? Quel parti prendre ? Pouvois-je interdire à Barbasan la maison de mon pere ; je n'en avois pas le droit. La morale des

74 *Les Malheurs*

passions n'est pas austere :
je conclus , que je ne de-
vois rien www.libmanger.com à ma
conduite , & attendre de
m'inquiéter que j'en eusse
des raisons plus légitimes.
Que sçavois-je ce qui pou-
voit arriver & ce que la for-
tune me reservoit ?

Malgré mes résolutions
mon procédé n'étoit plus
le même pour Barbasan , ni
le sien pour moi : nous
avons perdu l'un & l'autre
la gaieté qui régnoit aupa-
ravant entre nous. Nous

nous parlions moins : les choses que nous nous disions autrefois , n'étoient plus celles que nous eussions voulu nous dire : Barbafan n'y perdoit rien , je l'entendois fans qu'il me parlât.

Je passai quelque tems , de cette sorte , dans un état qui n'étoit , ni tout-à-fait bon , ni tout-à-fait mauvais ; mon pere & ma mere eurent souvent alors des conférences , qui ne leur étoient pas ordinaires : il

76 *Les Malheurs*

ne m'entra point dans l'esprit que j'y eusse part ; je n'y en avois cependant que trop pour mon malheur.

Je ne l'ignorai pas longtemps. Mon pere m'envoia chercher un matin ; je le trouvai seul avec ma mere qui m'annonça la premiere que j'allois être mariée avec Mr. le Marquis de N., fils du Duc du même nom : elle eut tout le tems de me faire un étalage aussi long qu'elle voulut , des avantages de ce mariage ; que

je ferois à la Cour ; que j'aurois un tabouret, & comme c'étoit à ses yeux le plus haut point de la félicité, elle finit par me dire, vous êtes trop heureuse : j'ai apporté à votre pere autant de bien que nous vous en donnons : j'étois plus belle que vous : voyez la différence de nos établissemens ?

Mon pere, tout subjugué qu'il étoit, se sentit piqué de cette comparaison. Mon Dieu ! ma fem-

78 *Les Malheurs*

me , lui dit-il , je connois plus d'une Duchesse qui voudroit avoir autant d'argent à dépenser que vous.

Ce discours m'autorisa à marquer mes répugnances : on m'avoit promis, dis-je, qu'on ne songeroit à me marier qu'à dix-huit ans ; je ne les ai pas encore : je ne me foucie point d'être Duchesse.

Si vous ne vous en fouciez pas , nous nous en foucions , nous dit ma mere d'un ton aigre. Mais , ma

mere, répondis-je, mon père dit lui-même que vous êtes plus heureuse : votre père pense baslement, répliqua-t-elle ; allez vous coëfer ; je dois sortir, peut-être vous menerai-je avec moi.

Si j'avois été seule avec mon pere, je lui aurois montré ma douleur ; je sentoie qu'il m'aimoit pour moi ; j'appercevois au contraire dans ma mere une tendresse, qui ne tenoit qu'à elle ; elle avoit d'ailleurs un ton de hauteur & des

manieres qui m'en im-
posoient.

Je remontai dans mon appartement dans un état bien différent de celui, où j'en étois sortie un peu auparavant : j'avois un poids sur le cœur trop pesant pour le soutenir seule : il me falloit quelqu'un à qui je pusse parler ; je n'avois que Eugénie ; je courus chez elle.

Deux heures de peine & de trouble avoient apporté sur mon visage un si grand changement que dès

qu'elle me vit, elle me demanda avec inquiétude si j'étois malade. Je le voudrois, répondis-je, en pleurant ; je crois que je voudrois être morte. Qu'avez-vous donc, mon enfant, me dit-elle, dépêchez-vous de parler ; vous me donnez une véritable inquiétude. Hélas ! répliquai-je, je suis la plus malheureuse personne du monde : mon pere & ma mere viennent de m'annoncer que je suis promise à M. le Marquis de N.....

82 *Les Malheurs*

que ferai-je , ma chere Eugénie ; gardez - moi avec vous ; j'aime mieux passer ma vie dans le Couvent, que d'épouser un homme que je hais , qui ne veut de moi que pour mon bien , qui croit me faire trop d'honneur , qui me méprisera dès que je serai sa femme. Je ne suis touchée , ni de la condition , ni du rang : à quoi me serviroit tout cela avec un mari , qui me donneroit mille dégoûts , mille mortifica-

tions : que je suis à plaindre ! conseillez-moi, je vous en prie.

www.libtool.com.cn

Vous obéirez, répondit Eugénie. Ah ! vous ne m'aimez plus, m'écriai-je ; vous voulez que je sois malheureuse ! Je veux, répliqua-t-elle, que vous foyez raisonnable : vous n'avez pas même de prétexte pour refuser le Marquis de N..... Pourquoi voulez-vous qu'il vous méprise ? Pourquoi toutes ces chimères ? Etes-vous la première fille de

84 *Les Malheurs*

voire espèce, qui aura été transplantée à la Cour ? Ayez-y un maintien convenable ; votre naissance alors loin de vous nuire, vous servira : mettez par votre conduite le public dans vos intérêts ; & votre mari lui-même n'osera vous manquer. Mais, répliquai-je, je le hais, & je le haïrai toujours.

Eugénie fixa quelques momens ses yeux sur moi, & m'obligea à baisser les miens : vous craignez, me

dit-elle , que je ne lise dans
votre cœur ; hélas ! mon
enfant , j'y lis depuis long-
temps ; le Marquis de N.....
ne vous paroît haïssable , que
parce que Barbasan vous
paroît aimable ; je ne vous
en ai point parlé ; je sentoie
que vous vous seriez ap-
puyée de ma pénétration ,
pour vous justifier à vous-
même vos sentimens. A
quoi pensez-vous , conti-
nua-t-elle ? Que voulez-
vous faire de cette incli-
nation ? Voulez-vous vous

86 *Les Malheurs*

rendre malheureuse ? Car vous ne sçauriez vous flatter de l'épouser.

Le nom de Barbafan, l'impossibilité d'être à lui, que je n'avois envisagé, jusques-là que vaguement, me remplit d'un sentiment si tendre & si douloureux, qu'en un instant mon visage se couvrit de larmes. Vous me faites pitié, me dit Eugénie ; parlez-moi, ne craignez point de me montrer votre foiblesse ; si je vous condamne, je vous

plains aussi ; vous avez besoin de conseil ; vous avez besoin de **courage**. **Barbasan** sçait-il l'inclination que vous avez pour lui ? Hélas ! m'écriai - je , comment la sçauroit - il , je ne la sçai pas moi-même ? Vous a - t - il parlé , continua - t - elle ? quelle est sa conduite ? quelle est la vôtre ?

J'étois dans cet état où la confiance est un véritable besoin : l'amitié que Eugénie me marquoit m'y engageoit encore , & puis

88. *Les Malheurs*

le plaisir de parler de ce qu'on aime. Je contai donc avec le plus grand détail , non-seulement tout ce que Barbasan m'avoit dit , mais ce que je lui avois entendu dire ; si vous sçaviez (ajoutai-je) combien il est raisonnable , combien il est différent des autres !

Je le crois , dit Eugenie , mais mon enfant , ce n'est point un mari pour vous. Eh bien , repliquai-je avec vivacité , je me mettrai dans un Couvent. C'est ce que
vous

vous pouvez encore moins
que tout le reste ; répon-
dit-elle ; voulez-vous faire
l'Héroïne de Roman , &
vous enfermer dans un
Cloître , parce qu'on ne
vous donne pas l'Amant
que vous voulez ? Croyez-
moi , votre douleur ne fe-
ra pas éternelle ; il vous
fera aisé d'oublier Barbafan ;
il ne faut pour cela que
le bien vouloir ; mais dans
un Couvent il ne fuffit pas
de vouloir être contente
pour l'être. Gardez - vous

de laisser appercevoir au Marquis de N... un dégoût, qu'il ne vous pardonneroit jamais : il faut être bienfaisante , mais il ne faut pas être dédaigneuse.

Les discours d'Eugenie m'affligeoient , & ne me persuadoient point ; je le lui reprochai en pleurant. Loin de s'offenser de mes plaintes , elle y répondit avec tant d'amitié : elle me parla d'une manière si touchante & si raisonnable , qu'elle me réduisit à lui pro-

mettre ce qu'elle voulut. Je devois fuir Barbafan , lui ôter toutes les occasions de me parler , & si malgré mes soins il y parvenoit , je devois le prier de ne plus venir chez mon pere.

Cet article fut long-tems contesté ; je disois que je n'en avois pas le droit. Ne vous faites pas cette illusion , me répondit-elle ; si Barbafan est tel que vous me le représentez , il vous obéïra , s'il est différent , il ne vaut pas le chagrin qu'il

vous donne : elle me fit promettre que je la viendrois voir , & que je ne lui cacherois rien.

Je la quittai avec une douleur de plus : elle avoit porté dans mon cœur une triste lumière. Ma tendresse pour Barbafan ne me présageoit que des peines ; je trouvois cependant une douceur infinie à m'y abandonner ; j'imaginois même du plaisir à souffrir pour ce que j'aimois.

J'étois à peine rentrée

dans la maison , que Madame la Duchesse de N..... vint pour présenter son fils dans les formes. J'avois tant pleuré , que mes yeux étoient encore rouges, La Duchesse en prit occasion de me dire mille fadeurs sur le bon naturel qui me faisoit craindre de quitter mes parens. Sçavez-vous bien , dit-elle à ma mere , qu'il y a plus de mérite que vous ne pensez d'aimer tant une mere aussi jeune & aussi jolie que vous ; &



m'adressant la parole , ne donnez pas toute cette tendresse à cette maman , je veux en avoir ma part. En vérité , poursuivit-elle , je sens que je l'aime de tout mon cœur : elle parloit ensuite des ajustemens qui me conviendroient, & toujours par-ci par-là quelques mots de la Cour.

J'écoutois tous ces discours avec le plus grand dégoût ; peut-être que malgré mes dispositions l'amour propre qui ne perd jamais

ses droits , se faisoit sentir ;
& que l'air distrait & presque ennuyé du fils y avoit
autant de part que les propos de sa mere ; je l'avois
observé regardant tantôt sa montre , tantôt la pendule : l'heure du spectacle
approchoit ; quelle apparence , que ma vuë tint bon
contre la nécessité d'y aller étaler un habit de goût ,
qu'il avoit mis ce jour-là.

La Duchesse pour prévenir quelque impatience trop
marquée de son fils , finit

sa visite : je vais travailler ,
dit-elle en nous quittant à
la Duché ; je meurs d'im-
patience que nous finis-
sions ; il me semble que je
ne tiendrai jamais assez-tôt
à tous vous autres : & tout
de suite ; mais après tout
pourquoi attendre ? Ne som-
mes-nous pas bien assurés ,
que notre enfant sera Du-
chesse ?

La vanité de ma mère
me servit cette fois : com-
me le bienheureux Tabou-
ret étoit l'objet de mon
mariage

mariage ; elle répondit à Madame de N. qu'il convenoit de s'en tenir aux arrangemens dont on étoit d'accord , & d'attendre que l'on eût fait passer sa Duché sur la tête de son fils.

Je respirai du petit délai que ce discours me promettoit. La fin de cette journée & les suivantes se passerent comme à l'ordinaire. Monsieur le Marquis de N. venoit se montrer dans les heures, où il n'avoit rien de mieux à faire.

Quoique nous ne reçussions point les complimens, on parla de notre mariage : je compris à la tristesse de Barbafan qu'il en étoit instruit : la mienne que je ne pouvois dissimuler , dut lui apprendre aussi ce que je pensois : je le fuyois cependant , mais il faut dire la vérité , moins pour le fuir , que pour n'avoir pas à lui dire qu'il devoit me fuir lui-même.

J'avois plus de liberté de faire ce que je voulois , de-

puis qu'on regardoit mon établissement comme très-prochain ; j'en profitois pour rester dans ma chambre. Un jour mon Maître de Clavecin venoit de me quitter ; j'étois dans cet état de rêverie & d'attendrissement, où la musique nous jette toujours, quand nous avons quelque chose dans le cœur : j'avois les yeux attachés sur un papier, que je ne voyois point, quand un bruit que j'entendis m'obligea de les lever, & me

fit voir Barbasan à quelques pas de moi , appuyé sur le dos d'une chaise , dans une contenance si triste , le visage si changé , qu'il m'auroit fait pitié , quand je n'aurois eu que de l'indifférence pour lui.

Nous demeurâmes quelques momens sans parler : je fis un mouvement pour entrer dans une chambre à côté , où travailloit la femme qui me servoit. De grâce , un moment , me dit-il d'un air interdit ; s'il n'y

alloit que de ma vie, je ne m'exposerois pas à vous déplaire : mais il s'agit du bonheur ou du malheur de la vôtre : le Marquis de N.... que vous devez épouser, est sans caractère, sans mœurs, & affecte même les vices qu'il n'a pas : loin de connoître & de sentir sa félicité, il est assez vain, assez présomptueux, pour vous croire trop honorée de porter son nom ; la fortune que vous lui apporterez, ne servira qu'à ac-

croître ses ridicules, il oubliera qu'il vous la doit, que vous en devez jouir ; il en fera à vos yeux l'usage le plus méprisable.

Suis-je la maitresse , lui dis-je en essuyant quelques larmes , qui s'échappoient de mes yeux. Je ne prévois que trop les malheurs qui m'attendent : & vous vous y soumettez , s'écria Barbafan ! vous ne ferez point d'effort auprès d'un père qui vous aime ! soyez heureuse par pitié pour moi !

soyez heureuse pour m'empêcher de mourir désespéré. Hélas ! lui dis-je, emportée par mon sentiment, je ne le ferai jamais. Ah ! vous le seriez, s'écria Barbasan en se précipitant à mes genoux , si la fortune ne m'avoit pastraité si cruellement. Oui , un amour tel que le mien vous auroit trouvée sensible , je n'aurois connu d'autre gloire , d'autre félicité , que celle de vous adorer.

Je ne sçai ce que j'allois

répondre , quand j'apperçus le Marquis de N..... à deux pas de nous , qui regagnoit la porte : il avoit vu Barbasan à mes genoux : il pouvoit même avoir entendu ce qu'il m'avoit dit : j'en fus troublée au dernier point : que penseroit-il de moi ? Et ce qui me touchoit mille fois plus, qu'en penseroit-on dans le monde ? Je reprochai à Barbasan son indiscretion , les chagrins qu'il m'alloit attirer ; & je finis par fondre en larmes.

Il étoit si affligé lui-même de la peine qu'il me caufoit , qu'il n'eut besoin pour sa justification que de sa douleur : je lui avois dit d'abord avec vivacité de sortir de ma chambre : quoique je continuasse de le lui dire , ce n'étoit plus du même ton. Le cœur fournit toutes les erreurs dont nous avons besoin.

Cette aventure qui auroit dû lui nuire auprès de moi , produisit un effet tout contraire. Je trouvois que nous

avons une affaire commune : je vins à raisonner avec lui des suites qu'elle pourroit avoir, de la conduite que je devois tenir. Je me flatois que mon mariage feroit rompu : je n'ose l'espérer, me disoit-il : le Marquis de N. . . . n'a ni assez d'amour, ni assez d'honneur pour avoir de la délicatesse.

Le peu d'amour du Rival amenoit naturellement des protestations de la vivacité du sien. Enfin, je ne

J'ai comment tout cela s'arrangea dans ma tête , mais il me sembla que je pouvois l'écouter , & avant que de nous quitter , je lui promis de lui rendre compte du tour que prendroit cette affaire. Je voulois qu'il fût quelques jours sans paroître dans la maison , il ne voulut jamais y consentir. La prudence exigeoit au contraire , disoit-il , qu'il ne parût aucun changement dans sa conduite : la mienne étoit bien déraison-

nable , mais j'avois dix-sept ans, le cœur tendre, une inclination naturelle pour Barbafan , & une aversion invincible pour le Marquis de N. . . .

Il vint souper comme à son ordinaire : si j'avois pu douter qu'il avoit vu Barbafan à mes genoux , son air & sa contenance m'en auroient fait douter : il me parla avec la même aisance : il attaqua Barbafan de conversation ; loin d'avoir de l'aigreur, il fut au-contrai-

re toujours de son avis.

Nous nous disions des yeux la surprise que cette façon d'agir nous caufoit : je m'imaginois que c'étoit par bon procédé , & par ménagement pour moi qu'il vouloit rompre sans éclat. Il me paroissoit alors digne de mon estime ; mais je changeai bien de sentiment , quand j'appris deux jours après qu'il pressoit la conclusion de notre mariage plus que jamais ; & qu'il mettoit tout en usage au-

près de ma mere , pour qu'elle ne s'obstinât plus à attendre que la Duché fût sur sa tête.

Une conduite si indigne me redonna (avec l'éloignement que j'avois pour lui) le mépris le plus profond. Je me fis une nécessité de consulter Barbasan sur ce que j'avois à faire : il avoit si bien démêlé le caractère du Marquis de N.... qu'il ne pouvoit manquer de me donner des avis utiles.

Avec quelle rapidité les passions nous emportent, dès que nous leur avons cédé le moins du monde ! Je me trouvai en intelligence avec mon Amant : je lui entendois dire qu'il m'aimoit : je lui laissois voir une partie de mes sentimens : je croyois qu'il m'étoit permis de lui parler en particulier ; que la bien-séance n'en feroit point blessée ; qu'il suffisoit que j'eusse une femme avec moi ; & cette femme , j'a-

vois pris soin de la mettre dans mes intérêts. J'eus donc plusieurs conversations avec Barbafan : il trouvoit toujours quelques prétextes pour les rendre nécessaires : il faut avouer qu'elles me le paroissoient autant qu'à lui.

Nous résolûmes que je parlerois à mon pere ; que je lui montrerois toute ma répugnance : il est né, disoit Barbafan , avec les meilleurs sentimens du monde : ses entours n'ont gâté en lui
que

que l'extérieur : il lui reste un fonds de raison qui pourra prendre le dessus ; il m'est souvent venu en pensée , continua - t - il , d'acquiescer son amitié & celle de Madame votre mere , par les mêmes voies que d'autres les ont acquises ; mais mon cœur y a toujours répugné. C'étoit d'ailleurs vous manquer d'une manière indigne , que de travailler à augmenter des ridicules dont vous gémissiez.

II4 *Les Malheurs*

Les sentimens vertueux que Barbasan faisoit paroître n'étoient pas perdus pour lui : je m'en faisois une excuse de ma foiblesse.

Mon pere se levoit toujours assez matin : je pris ce tems pour lui parler : il fut étonné de me voir de si bonne-heure : je me mis d'abord à ses genoux : je lui pris la main : je la baisai plusieurs fois sans avoir prononcé une seule parole. Qu'avez-vous , me dit-il , mon enfant ? parlez-moi ,

vous savez que je vous aime.
Ah ! mon pere , m'écriai-
je , c'est ce qui soutient ma
vie ; c'est ce qui me donne
de l'espérance. Non ! vous
ne me rendrez pas la plus
malheureuse personne du
monde ! vous ne me force-
rez pas d'épouser le Mar-
quis de N. . . . Mon pere ,
continuai - je , en lui bai-
sant encore la main que je
tenois toujours , & en la
mouillant de quelques lar-
mes , prenez pitié de vo-
tre fille.

Vous me faites de la peine , me dit-il d'un ton plein de bonté , remettez-vous , mon enfant ; mais pourquoi avez-vous tant d'aversion pour le Marquis de N..... Est-ce qu'il ne vous aimeroit pas ? Il fait cent fois pis , repliquai-je , il me donne lieu de le mépriser ; je suis sûre aussi qu'il n'a point d'estime pour moi ; & ce qui acheve de le dégrader dans mon esprit , il n'a nul besoin d'estimer une fille , dont il veut faire sa femme.

Où prenez - vous tout cela , dit mon pere ? Je n'en suis que trop sûr , répondis - je. Il alloit sans doute me presser de lui dire quelles étoient ces sûretés , & je crois que je lui aurois avoué tout de suite mon inclination pour Barbafan , quand un homme de ses Amis vint lui parler d'une affaire pressée. Mon pere m'embrassa , & n'eut que le tems de me dire , votre mere m'embarasse ; tâchez de la gagner.

Je l'aurois tenté inutilement ; mais la manière dont mon père avoit parlé , me donna du courage : je restai persuadée , que s'il n'avoit pas la force de s'opposer aux volontés de ma mère , du moins il me pardonneroit de lui désobéir. Je rendis conte de tout à Barbafan , car je ne faisois plus rien sans le lui dire : nos intérêts étoient devenus les mêmes. Je n'avois pourtant encore osé lui avouer que je me gardois

pour lui : mais sur cela ,
comme sur beaucoup d'au-
tres choses , nous nous en-
tendions sans nous parler.

Cependant les prépara-
tifs des Nôces se faisoient :
le Marquis de N..... ne
prenoît point le dégoût ,
que je tâchois de lui don-
ner , & fermoit les yeux sur
l'intelligence de Monsieur
de Barbasan & de moi , que
loin de lui cacher , je lui
montrois au - de - là de ce
qu'elle étoit. Je touchois
au moment d'éclater, quand

j'en fus délivrée par un événement bien triste & bien douloureux.

Mon pere, dont la santé avoit toujours été admirable, fut attaqué d'une fièvre qui résista à tous les remedes : les amis & les parens firent des merveilles les premiers jours, mais la longueur de la maladie les lassa. L'antichambre qui étoit pleine du matin au soir de ceux qui venoient sçavoir des nouvelles du malade, se vuida insensiblement.

ment. Ma mere tint bon assez long-temps , mais enfin elle se [lassa](http://www.libtool.com/en) comme les autres : elle recommença à recevoir du monde , à donner à souper , & pour y être autorisée , on ne manquoit pas de dire que le mal de mon pere n'étoit pas dangereux , qu'il ne lui falloit que du repos. Les Médecins , pour plaire à ma mere , tenoient le même langage ; mais ils ne pouvoient me rassurer. Un pressentiment secret , la tristesse pro-

fonde , dont j'étois dévorée , m'avertissoient de mon malheur.

J'étois cependant obligée de me montrer au souper ; ma mere le vouloit , & je ne voulois pas moi-même ajouter encore à l'indécence de sa conduite , par en avoir une toute opposée. Je prenois sur mon sommeil , pour remplacer les heures, que ces considérations m'obligeoient de passer hors de la chambre de mon pere : j'avois obte-

nu de coucher dans un cabinet qui y touchoit : dès qu'il n'y avoit auprès de lui, que ceux qui devoient y passer la nuit , je me relevois pour obéir à mon inquiétude , & pour lui rendre des soins , dont il me sembloit que personne ne pouvoit s'acquitter comme moi.

Un soir que je lisois auprès de lui , pour tâcher de lui procurer quelque repos , je m'appercus qu'il souffroit plus qu'à l'ordinaire : son

état, dont les suites me faisoient frissonner, me faisoit au point, que quelques efforts que je fisse, mes larmes coulerent, & je fus contrainte d'interrompre ma lecture.

Mon pere demeura quelque tems dans le silence, & me tendant ensuite la main, ne vous affligez point, mon enfant, me dit-il, il faut se soumettre : ma vie est entre les mains de Dieu : il m'a fait la grace de me donner le

tems de me reconnoître.
La longueur de ma maladie
m'a familiarisé avec la mort.
Je ne regrette que vous,
ma chere Pauline, je vous
laisse dans l'âge où les pas-
sions ont le plus d'empire :
vous n'avez que vous pour
vous conduire : votre mere
est plus capable de vous
égarer, que de vous guider :
que ne pouvez-vous voir
les choses de l'œil, dont je
les vois présentement ! mais
les ai-je vues moi-même
dans la santé ? il a fallu tou-

cher au moment où tout dispa-
roît , pour en sentir le
néant. *A quoi m'ont servi*
ces richesses , accumulées
avec tant de soin ? l'usage
que j'en ai fait a été perdu
même pour le plaisir. Une
vuë confuse de ce que j'é-
tois , de ce qu'on pensoit
de moi , a répandu sur ma
vie une amertume , qui m'a
tout gâté ; mais ces aver-
tissemens secrets avoient
moins de pouvoir que ma
femme. Pouvois-je lui ré-
sister ! elle m'aimoit alors ,

je l'adorois. Hélas ! poursuivait-il avec un soupir, c'est parce que je l'adorois qu'il eût fallu lui résister ! Je l'ai livrée au conseil pernicieux que donnent les exemples ; & je meurs de la malheureuse certitude où je suis , qu'elle les a trop suivis. Que m'importe après tout , continua - t - il en essuyant quelques larmes. C'est une raison de plus pour mourir sans foiblesse.

Ah ! mon pere , m'écriai - je , en me jettant à

genoux auprès de son lit ;
& en lui prenant ses mains ;
que je baignois de mes larmes , par pitié pour moi ;
écartez des idées qui me
tuent. Voulez-vous m'abandonner ? Que ferois-je ! que deviendrois-je sans vous ! La douleur me suffoquoit : je restai la tête penchée sur le bord du lit.

Mon pere m'embrassa :
votre affliction , ma fille ,
me dit-il , me fait encore
mieux sentir le procédé
des autres. Elle m'a pour-

tant aimé , ajouta-t-il ; mais elle ne m'aime plus. Vous ne devez pas craindre qu'elle vous presse à l'avenir pour le Marquis de N.... Je prévois ses desseins : pour vous , ma chere Pauline , ne prenez , s'il vous est possible , un mari que du consentement de votre raison : défiez-vous de votre cœur , ou si vous l'écoutez , promettez-moi du moins de mettre à l'épreuve celui qu'il nommera : je vais vous en donner le

130 *Les Malheurs*

moyen. Voilà un petit porte-feuille qui contient presque tout mon bien : celui qui paroîtra après ma mort , ne fera pas assez considérable, pour que l'on songe à vous épouser par des vûes d'intérêt. Si c'est un homme d'un rang élevé , vous récompenserez sa générosité & son amour , en lui découvrant vos richesses : il vous en aimera davantage , de lui avoir donné lieu , en les lui cachant , de s'être montré à

vous par un si beau côté. Si au contraire, celui que vous choisirez est d'une condition & d'un état médiocre, vous aurez le plaisir sensible, & qui peut-être est le plus grand de tous, de faire la fortune de ce que vous aimerez.

Mon pere, en me parlant, me présentoit toujours ce porte-feuille, ou plutôt ce trésor; car c'en étoit véritablement un: loin de le prendre, je me levai & m'écartai du lit.

Il me sembloit que l'accepter , c'étoit me donner une certitude du malheur qui me menaçoit , que c'étoit avancer ce fatal instant. Frappée de cette idée, je sortis de la chambre avec la même promptitude & le même faiblessement , que si un précipice se fût ouvert devant moi : la douleur me suffoqua : j'allai me jeter sur un lit, où je donnai un libre cours à mes larmes : J'ai eu bien des malheurs ! je ne sçai cependant si j'ai

eu des momens plus douloureux que celui-là.

Mon pere qui ne me vit plus , éveilla une Garde qui étoit endormie , & m'envoya dire de revenir ; je ne pouvois m'y résoudre ; je demandai s'il se trouvoit plus mal ; non , me dit la Garde , mais il fouhaite que vous lifiez.

Je n'étois nullement en état de lire : mes yeux étoient remplis de larmes ; & les sanglots me fuffoquoient. On dit à mon pere :

pour me donner le tems de me remettre , que j'étois montée dans mon appartement : il ordonna qu'on vînt m'y chercher : je remis mon visage , & j'assurai ma contenance le mieux qu'il me fut possible. Ce porte-feuille , que mon pere tenoit toujours, m'obligeoit à me tenir écartée du lit.

Approchez-vous, approchez - vous , me dit mon pere ; ne vous obstinez plus , si vous ne voulez me fâcher & me rendre plus ma-

lade. Prenez ce que je vous donne. Non , mon pere , lui dis-je , je ne m'y résoudrai jamais : vous me percez le cœur de la plus vive douleur ; vous voulez donc mourir ! Mon Dieu ! que je suis misérable ! Eh bien , répondit mon pere , prenez ceci comme un dépôt que je vous confie : mon intérêt & mon honneur exigent qu'il soit entre vos mains : vous me le remettrez , si Dieu me rend la santé ; & s'il dispose de moi,

vous exécuterez ce qui est contenu dans un Mémoire écrit de ma main. Prenez les mesures les plus sages, pour que ceux à qui vous ferez remettre les sommes que je marque, ne puissent sçavoir de qui elles viennent : ils verroient trop que ce sont des restitutions ; je mériterois d'en avoir la honte ; mais elle ne seroit plus pour moi ; vous l'auriez toute seule , vous qui ne la méritez pas. Allez tout-à-l'heure, ma chere Pauline, pour sui-

poursuivit-il, en mettant le porte-feuille dans mon sein, & en me forçant absolument de le prendre, enfermez ceci; n'en parlez à personne, & laissez-moi reposer, j'en ai besoin.

Il fallut obéir. Les dernières paroles de mon père avoient même diminué ma répugnance. Je voyois que les ordres qu'il me donnoit, ne pouvoient être confiés qu'à moi; mais ma douleur n'en étoit pas soulagée; je souffrois au con-

traire une espèce de peine.

Plus j'aimois mon pere ,
plus il me marquoit de confiance & de bonté , plus il faisoit pour moi ; & plus je m'affligeois qu'il eût des reproches à se faire.

Comme c'étoit à-peu-près le tems où je prenois quelques heures pour me reposer dans mon lit , je me couchai , non pour chercher du repos , j'en étois bien éloignée , mais pour pleurer en liberté.

Ma mere achevoit enco-

re de m'accabler , je ne pouvois douter par ce que je venois d'entendre , qu'elle ne fût l'unique cause de l'état où étoit mon pere ; cependant elle étoit ma mere , je devois l'aimer & la respecter. Comment accorder ce devoir , avec l'éloignement que je prenois (malgré moi) pour elle ? Je résolus du moins de me rendre maîtresse de mon extérieur : & de garder pour moi seule , les connoissances que j'avois acquises. Bar-

basan lui-même ne fut pas excepté du silence que je m'imposai ; il faut tout dire , un retour d'amour propre ne me permettoit pas de lui montrer quelqu'un à qui je tenois d'aussi près, par un côté si désavantageux.

Mon pere parut mieux pendant plusieurs jours , j'en avois une joie digne de ce qu'il avoit fait pour moi : ce pauvre homme en étoit touché , & pour ne pas la troubler , paroîs-

soit prendre des espérances, dont il étoit fort éloigné : j'étois souvent seule auprès de lui, il en profitoit pour me dire des choses tendres, & pour me donner des avis utiles : son sens droit, ses vertus naturelles, agissoient alors sans obstacle. Vous trouverez des ingrats, me disoit-il, que vous importe ? La reconnaissance est l'affaire des autres ; la vôtre est de faire le bien que vous pouvez ; il le faudroit même

pour le plaisir : je n'ai de ma vie eu d'instant plus délicieux, que celui où je rendis un service considérable à un homme que j'aimois : il l'ignora long-tems ; il eût pu l'ignorer toujours, sans que j'y eusse rien perdu ; la satisfaction de m'en estimer davantage me suffisoit. Je rapporte ce discours, parce que on verra dans la suite, dans quel cas je m'en suis autorisée.

Barbasan n'avoit pas imité les commensaux de la

maison : il s'informoit avec intérêt de la santé de mon pere , & quand il lui étoit permis de le voir , il demouroit dans sa chambre aussi long-tems qu'il le pouvoit : il y avoit d'autant plus de mérite , que ses soins étoient presque perdus pour lui : ma tendresse pour mon pere faisoit taire tout autre sentiment ; Barbasan s'en plaignoit avec une douceur charmante , vous n'êtes occupée que de votre pere , me disoit-il , à peine vous

appercevez - vous : que je vous vois , que je vous parle ; je m'en afflige ; je ne sçai cependant si je vous voudrois autrement : tout ce qui augmente l'estime que j'ai pour vous , tout ce qui confirme l'idée de perfection , que je me suis formée de votre caractère , satisfait mon cœur.

Après quelques jours d'espérance , je retombai , non - seulement dans mes craintes , mais j'eus la cruelle certitude que mon pere
ne

ne pouvoit en revenir : il languit encore quelque tems , & mourut avec la résignation d'un homme pénétré des vérités de la Religion , & avec la confiance d'un Philosophe. On nous conduisit ma mere & moi , chez une de ses parentes : j'étois pénétrée de la plus vive douleur ; ma mere au contraire avoit peine à garder les dehors que la bienséance exige ; & je m'affligeois encore de ce que j'étois seule affligée.

Lorsque ma mère retourna dans la maison , je ne voulus point y retourner : je demandai la permission d'aller avec Eugénie ; on me l'accorda sans peine. J'étois devenue un témoin , pour le moins incommode.

Me voilà donc , encore une fois , dans le Couvent , mais comme je n'étois plus un enfant , & que je n'y étois que parce que je voulois y être , j'eus un appartement particulier : Eugénie avoit seule inspection

sur ma conduite : je me
fournis sans peine à une
autorité que je lui avois
donnée moi-même , & qui
étoit exercée par l'amitié.

Les motifs qui m'avoient
rendue discrète avec le
Comte de Barbafan , ne
subsistoient pas avec Eugé-
nie : aussi ne lui cachai-je
rien de ce que mon pere
m'avoit donné lieu de soup-
çonner : il y a long-tems,
me dit-elle , que je vous
en aurois parlé , si je n'avois
cru qu'il convenoit de vous

laisser ignorer les choses dont il ne vous est pas permis de paroître instruite.

Je ne fus pas plus mystérieuse sur le porte-feuille : nous l'ouvrîmes ensemble , non , par impatience de jouir de ce qu'il contenoit ; je me dois le témoignage que je n'avois sur cela , ni desirs , ni empressements : je regardois au contraire ce bien comme un dépôt , que je ne devois remettre qu'aux conditions que mon pere m'avoit marquées ; mais

j'étois pressée d'exécuter les ordres qu'il m'avoit donnés. Le secours, & surtout les conseils d'Eugénie m'étoient nécessaires : les sommes furent remises à ceux à qui elles appartenoient.

Tout le monde fut étonné du peu de bien qui parut dans la succession : il ne fut plus question du Marquis de N il ne garda pas même avec moi les dehors de la politesse : une simple écriture à la porte de mon Couvent,

pour lui & pour sa mere,
mit fin à ses prétentions.

Le Marquis de Crevant
se montra plus long-tems;
mais ses soins faisoient si
peu d'impression sur moi,
que je n'ai pas daigné en
faire mention : j'étois ce-
pendant bien-aïse qu'il m'ai-
mât assez , pour en faire un
sacrifice à Barbafan : je ne
l'avois point encore vû de-
puis que j'étois dans le
Couvent ; je demandai à
Eugénie , s'il ne m'étoit
pas permis de le recevoir :

vous seriez bien fâchée ,
me dit-elle , si je vous di-
sois , non ; mais après tout ,
je suis bien-aïse d'examiner
son esprit , son caractère :
si je ne le trouve pas tel
que vous me l'avez dé-
peint ; je ne ferai grâce ni
à l'un , ni à l'autre , & je
n'oublierai rien pour vous
séparer.

Je n'étois point allarmée
de cet examen : Barbafan
pouvoit-il manquer de plai-
re ? Le cœur me battit cé-
pendant , quand on vint

m'annoncer qu'il étoit au
parloir. Nos opinions, nos
sentimens même, cherchent
encore à s'appuyer de l'ap-
probation des autres.

J'apportoïis à la conte-
nance & aux discours de
Barbasan , une attention
que je n'avois point eue
jusques-là : j'allois au de-
vant de ses paroles : je crois
que je l'aurois dispensé de
m'aimer dans ce moment,
& qu'il m'eût suffi , qu'il
se fût montré digne d'être
mon amant : il m'adrescoit

inutilement la parole ; attentive à l'examiner , je ne lui répondois point : ce silence si obligeant , s'il en avoit sçu le motif , le toucha sensiblement ; il n'eut plus la force de soutenir la conversation ; j'y pris part à la fin pour le faire parler : mes yeux lui dirent ce qu'ils lui disoient toujours : il n'en fallut pas davantage pour lui rendre la liberté de son esprit : il s'éforça de plaire à Eugénie , & il y réussit.

154 *Les Malheurs*

Malgré le plaisir que j'avois de le voir, j'avois une vraie impatience que la visite finît, pour l'entendre louer tout à mon aise. Ai-je tort, dis-je à Eugénie, dès que nous fumes seules? Vous ne m'en feriez pas la question, répliqua-t-elle, si vous n'étiez assurée de ma réponse : il est vrai qu'il est aimable, & ce que j'estime bien davantage, il a l'air d'un honnête homme; & peut-être n'est-il qu'un bon Comédien.

Ah ! m'écriai-je , cette pensée est bien injuste ! & vous êtes cruelle de me la présenter. Je fais, dit Eugénie , le personnage de votre raison. Quel malheur pour vous , si cet esprit , si ces graces , enfin si ces dehors séduisans cachotent des vices ! Il ne faudroit pas même de vices , de défauts dans l'humeur , de la légèreté , de l'inconstance suffiroient pour vous rendre malheureuse. Non ! ma chère Eugénie , il n'a rien de

tout cela , lui dis-je en l'embrassant. Promettez-moi que vous ne ferez point contre lui. Promettez-moi aussi , répondit-elle , de ne prendre aucun parti sans mon aveu , & de m'en croire sur l'examen que je ferai de votre Amant. Je lui promis tout ce qu'elle voulut , & je le promis de bonne-foi. Croit-on courir quelque risque de laisser examiner ce qu'on aime.

Voilà donc Barbasan établi dans mon parloir ; il

y passoit les journées presque entieres ; l'amour répandoit sur nos moindres occupations ce charme secret qu'il répand sur tout : & quand je ne le voyois plus , je subsistois de cette joie douce , dont il avoit rempli mon cœur.

Ma mere venoit me voir fort rarement : malgré ce que nous étions l'une à l'autre , nous ne nous tenions presque plus. Je ne pouvois être alors un objet d'ambition : mon bien pa-

roissoit trop médiocre pour faire un mariage brillant. Je n'étois donc qu'une grande fille, propre seulement à déparer une mere & à la vieillir : mes dispositions n'étoient pas plus favorables. Ce que mon pere m'avoit dit ne me sortoit point de la tête.

La conduite de ma mere ne le justifioit que trop : ses liaisons avec le Marquis de N. dont je ne pouvois plus être le prétexte , commencerent à faire du bruit

dans le monde : elle avoit formé apparemment le dessein de l'épouser, dès qu'elle avoit espéré de devenir libre. Quand le tems d'exécuter son projet fut venu, elle me tint de ces sortes de discours vagues, qui ne signifient rien, & qui mettent pourtant en droit de vous dire, je vous l'avois dit.

J'appris à quelques jours de-là, que le mariage étoit fait. Mon Tuteur eut ordre de m'en instruire : cet hom-

me qui avoit eu son éducation chez mon pere , & qui y avoit fait une espèce de fortune , m'aimoit comme si j'eusse été sa fille , & s'affligeoit d'un événement, qui , selon lui , me faisoit grand tort : mon insensibilité le consola , & surtout la ferme résolution où je lui parus de rester dans mon Couvent. Hélas ! elle ne me coûtoit guère. Quel lieu plus agréable, que celui où je voyois ce que j'aimois !

Le

Le mariage de ma mere,
qui ne me touchoit pas pour
moi , me toucha cepen-
dant par un autre endroit :
il me rappelloit la mort
de mon pere : ce pere
qui m'aimoit si tendrement,
l'avois-je assez pleuré ? Je
me reprochois , & je repro-
chois à Barbafan d'avoir
trop-tôt fêché mes larmes :
vous m'avez arraché , lui
disois-je , une douleur lé-
gitime. Que ſçai-je , ſi vous
ne m'en donnerez point
quelque jour , que je devrai

me reprocher ? Mon Dieu ! de quelle façon il me répondoit ! quelles expressions ! quelle vivacité ! quelle douleur que je pusse me former des doutes ! il falloit pour arrêter ces plaintes lui demander pardon. Je le demandois avec un plaisir, que la douceur de me soumettre à ce que j'aimois , augmentoit encore.

J'avois dit à Eugénie que je me destinois à Barbafan ; mais je n'avois encore osé

le d're à lui-même. Le mariage de ma mere amena la chose naturellement. Après en avoir raisonné avec lui, je conclus que j'en étois plus libre : il baissoit les yeux ; son air étoit tendre & embarrassé ; il n'osoit parler. Je vous entends, lui dis-je , entendez - moi aussi ; aurois-je reçu vos soins ? Vous aurois-je laissé voir ce qui se passe dans mon cœur ? La joie de Barbafan ne me permit pas de poursuivre : il tomba à

mes genoux : quels ravissements ! quels transports ! de combien de façons il m'exprimoit sa reconnoissance !

Ce bonheur qui le ravissoit , étoit encore éloigné : il falloit attendre que j'eusse vingt-cinq ans , & je n'en avois que vingt. Qu'importe , dit Barbafan à Eugénie , qui voulut lui en faire faire la réflexion ; je la verrai , je l'aimerai , je lui serai soumis. En faut-il davantage ? Vous éprouverez mon cœur , me disoit-

il, j'en aurai plus de droit sur le vôtre. Hélas ! il n'en avoit pas besoin : une inclination naturelle, que loin de combattre, je cherchois même à fortifier, lui donnoit ce droit qu'il vouloit acquérir. Quel tems heureux que celui que je passois alors ! J'étois contente de ce que j'aimois ; & ce qui me flatoit encore plus, il l'étoit de moi.

Notre bonheur se soutint pendant quelques mois, mais il étoit trop parfait

pour pouvoir durer. La fortune commença à se déclarer contre moi par la grossesse de ma mere. J'allois tenir par-là à la famille de mon Beau-pere. Il ne convenoit pas de me laisser maitresse de ma destinée. Mon bien, tout médiocre qu'il étoit, excitoit ses desirs : il reviendrait aux enfans de ma mere, supposé que je pusse rester fille. Il falloit pour cela éloigner tous les mariages, & sur-tout celui de Barbasan.

Le Commandeur de Pier-
nes, qui avoit pris beaucoup
d'amitié pour moi, vint
m'avertir qu'on me prépa-
roit des traverses. Monsieur
le Duc de N...., me dis-
il, sçait vos liaisons avec
Barbasan : il s'en autorisera
pour exercer son pouvoir.
Ne vous y trompez pas,
ajouta-t-il, il peut très-bien
obtenir un ordre, qui vous
séparerait de votre Amant,
peut-être pour jamais.

Ce discours, qui me gla-
çoit de crainte, me fit voir



tout possible. Je résolus par le conseil du Commandeur , que je ne verrois Barbasan que rarement. La difficulté fut de l'y déterminer ; il se mocquoit de ma prudence, c'étoit se donner, disoit-il, le malheur qu'on me faisoit apprehender : il étoit d'ailleurs si indigné contre mon beau-pere , que j'eus besoin de toute mon autorité pour l'empêcher de faire quelque folie.

Il me dit à quelque tems de là que la nécessité de
termi-

terminer une affaire qui lui importoit , l'obligeroit de faire un petit voyage du côté de Chartres. La veille du jour où il avoit fixé son départ , nous eûmes une peine extrême à nous quitter. Barbasan revint deux ou trois fois de la porte ; il lui restoit toujours quelque chose à me dire.

Un Valet de chambre qui étoit auprès de lui depuis son enfance , m'apportoit tous les matins une lettre : je ne devois pas dou-

ter qu'il ne vînt le lendemain à l'heure ordinaire , puisque son maître devoit attendre son retour pour monter à cheval : je lui répétais cependant une infinité de fois , de ne pas manquer à me l'envoyer. Je me levai plus matin qu'à mon ordinaire. J'allai chercher Eugénie , uniquement pour lui parler du chagrin , où j'étois de ce que Barba-san seroit quelques jours absent.

L'heure où j'avois ac-

coutumé d'attendre son homme n'étoit pas encore venue , que je m'impatientois de ce qu'il ne paroiffoit point. Ce fut bien autre chose , quand cette heure & plusieurs autres furent passées. Mon laquais que j'envoyai aux nouvelles , après s'être fait attendre deux autres heures , qui me parurent deux années , vint me dire qu'il n'avoit trouvé personne.

Je passai de cette sorte dans une agitation , qui ne

me permettoit pas d'être un moment dans la même place , une grande partie de la journée. Quelqu'un vint alors avertir Eugénie qu'on la demandoit à mon Parloir ; cette nouveauté acheva de m'alarmer : j'y courus : j'y trouvai le vieux valet de chambre. Où est votre Maître, lui dis-je d'une voix tremblante ? Ah ! s'écria-t-il , tout est perdu....

Ces paroles qui me portèrent dans l'esprit les idées les plus funestes , furent les

seules que j'entendis. Je me
laisalai tomber sur ma chai-
se sans aucun sentiment.
Eugenie vint à mon se-
cours , & me fit porter dans
ma chambre. Elle apprit de
ce garçon que Barbasan
n'avoit point paru le soir ;
qu'après l'avoir attendu
toute la nuit, il avoit été le
chercher dans les endroits
où il pouvoit en appren-
dre des nouvelles ; qu'à son
retour dans la maison , il
avoit trouvé un de ses a-
mis , qui venoit l'avertir que

174 *Les Malheurs*

son Maître s'étoit battu contre le Marquis du Fresnoi, qu'il l'avoit tué sur la place, & qu'on ne sçavoit où il s'étoit réfugié. Les soins que Beauvais, c'est le nom du valet de chambre, s'étoit donnés pour en sçavoir davantage, avoient été inutiles.

Ces nouvelles toutes affligeantes qu'elles étoient, ne laisserent pas, quand je les appris, de me donner de la consolation. La mort de Barbasan qui m'étoit

d'abord venue dans l'esprit ,
& qui avoit fait une telle
impression sur moi que je
fus plusieurs heures sans
connoissance , me fit regarder
un moindre mal comme
un bien ; mais lorsque
revenue de ma première
impression , je réfléchis sur
cette aventure ; je fus dans
un état peu différent de
celui où j'avois été d'abord.

J'eus recours au Com-
mandeur de Piennes pour
avoir quelque éclaircisse-
ment. Il revint le même

jour, & malgré les ménagemens qu'il tâcha d'employer, il me perça le cœur par son récit.

Barbasan s'étoit retiré dans une maison de sa connoissance, & contoit en sortir la nuit pour prendre la poste : mais il avoit été arrêté dans le moment qu'il se dispoisoit à partir. Le Commandeur de Piennes ajouta qu'il alloit mettre tout en usage pour faire disparaître les témoins.

Que l'on juge, s'il est pos-

sible , quelle nuit je passai !
tout ce qu'il y a de plus noir,
de plus tragique, se présen-
toit à mon imagination. Eu-
génie ne me quitta point ,
elle avoit trop d'esprit &
de sentiment pour cher-
cher à adoucir ma peine par
de mauvaises raisons , elle
s'affligeoit avec moi & me
donnoit par là la seule con-
solation dont j'étois suscep-
tible.

Le Commandeur vint
comme il me l'avoit pro-
mis ; son visage triste , son

178 *Les Malheurs*

air consterné porta la ter-
reur dans mon ame. On a-
voit plus de preuves qu'il
n'en falloit , les témoins
venoient de toutes parts.
Le nombre, ajouta le Com-
mandeur , est trop grand
pour qu'il puisse être vrai ,
leurs dépositions seront
contestées , & nous ga-
gnerons du tems.

Quoique j'eusse pleuré tout
le tems que le Comman-
deur avoit été avec moi ,
sa présence , ses discours ,
m'avoient cependant un peu

soutenue : dès que je ne le vis plus , loin de conserver quelque espérance , je ne comprenois pas même que j'eusse pu en concevoir.

Cette nuit fut mille fois plus affreuse que toutes les précédentes ; je tressaillois d'horreur de ce qui pouvoit arriver. Cette idée faisoit une telle impression sur moi , que je ne pouvois même en parler à Eugénie. Je crois que je serois morte de prononcer les mots terribles d'échaffaut & de

boureau : ce que je sentoïs alors a laissé de si profondes traces dans mon esprit, qu'après quarante ans je ne puis le penser & l'écrire sans émotion.

J'avois appris par le Commandeur de Piennes, que de mauvais discours tenus sur mon compte par le Marquis du Fresnois avoient engagé Barbafan à l'appeler en duel. Cette circonstance n'ajoutoit cependant rien à ma douleur. Est-il besoin pour sentir les mal-

heurs de ce qu'on aime de
deles avoir causés.

N'étois-je pas assez mal-
heureux ! Non, il falloit que
j'eusse encore à trembler
pour un danger plus pro-
chain,

J'appris que Barbasan
étoit malade à l'extrémité,
& qu'il refusoit tous les
secours. Que faire ? Aller
lui dire moi-même qu'il me
donnoit la mort. Le Com-
mandeur & Eugénie s'op-
posèrent de toutes leurs
forces à cette résolution :

mais ils me virent dans un si grand désespoir, qu'ils se trouverent forcés d'y consentir, & même de m'aider.

Le Commandeur engagea une Dame de ses amies qui avoit soin des prisonniers, de me mener avec elle. Il m'annonça sous un faux nom, & me supposa proche parente de Barba-fan. On devoit me venir prendre le lendemain matin. Jamais nuit ne me parut si longue ; j'en contoïs les minutes, & comme si

ma diligence eût avancé le jour , j'étois prête plusieurs heures avant que le Commandeur fût venu.

Nous allâmes ensemble ; ma tristesse paroissoit si profonde , il y avoit en ma personne une langueur si tendre , que la Dame fut d'abord au fait des motifs de ma démarche. Elle n'en fut que plus disposée à me servir. Les femmes en général ont toujours de l'indulgence pour tout ce qui porte le caractère de ten-

dresse , & les Devotes en font encore plus touchées que les autres. Celle - ci avoit de plus pour prendre part à mes peines , le souvenir d'un Amant que la mort lui avoit enlevé.

Je parvins bien cachée dans mes coëffes jusqu'à une chambre ou plutôt un cachot , qui ne recevoit qu'une foible lumiere d'une petite fenêtrre très-haute & grillée avec des barreaux de fer , qui achevoient d'intercepter le jour. Barbafan étoit

étoit couché dans un mauvais lit, & avoit la tête tournée du côté du mur. La Dame s'assit sur une chaise de paille, qui composoit tous les meubles de cette affreuse demeure.

Après quelques momens & quelques mots de consolation au malade, elle se leva pour aller visiter d'autres prisonniers, & me laissa seule auprès de lui. Il s'étoit mis sur son séant pour remercier la personne qui lui parloit. J'étois debout.

186 *Les Malheurs*

devant son lit, tremblante ;
éperdue, abîmée dans mes
larmes , & n'ayant pas la
force de prononcer une
parole. Barbafan fixa un
moment les yeux sur moi
& me reconnut. Ah ! Ma-
demoiselle, que faites-vous,
s'écria-t-il ?

Les larmes qu'il voulut
envain retenir , ne lui per-
mirent pas d'en dire da-
vantage. Les moindres cho-
ses touchent de la part de
ce qu'on aime , & l'on est
encore plus sensible dans les

tems de malheur. Ce titre de *Mademoiselle*, qui étoit banni d'entre nous, me frappa d'un sentiment douloureux. Je ne suis donc plus votre Pauline, lui dis-je, en lui prenant la main, & en la lui ferrant entre les miennes ? Vous voulez mourir, vous voulez m'abandonner.

Sans me répondre, il baisoit ma main, & la mouilloit de ses larmes. A quel bonheur, dit-il enfin, faut-il que je renonce ? Oubliez-moi, poursuivit-il,

en pousant un profond soupir ; oui , je vous aime trop , pour vous demander un souvenir qui troubleroit votre repos. Ah ! m'écriai-je , à travers mille sanglots , par pitié pour moi , mon cher Barbasan , conservez votre vie ; c'est la mienne que je vous demande. Hélas ! ma chère Pauline , repliqua-t-il , songez-vous à la destinée qui m'attend ? Songez-vous que je vous perds , vous que j'adore ; vous qui seule m'attachez à la vie !

Qu'importe après tout ,
continua-t-il , après s'être
tu quelque moment , de
quelle façon je la finisse ; je
vous aurai du moins obéi
jusqu'au dernier moment.

La Dame avec qui j'étois
venue, rentra : elle avoit fait
apporter un bouillon ; je le
présentai à Barbafan ; il le
prit en me serrant la main :
nous n'étions ni l'un ni l'autre
en état de parler , nos
larmes nous suffoquoient.
Hélas ! je pensai dans ce
moment , que nous nous

voyions peut-être pour la dernière fois.

Ma Dévote, à qui je faisais pitié, baissa elle-même ses coëffes, me prit sous le bras, m'entraîna hors de cette chambre, & me fit monter dans son carrosse. Nous fîmes en silence le chemin, jusque chez elle, où le Commandeur de Piennes & ma Femme de chambre m'attendoient. La fièvre me prit dès la même nuit avec beaucoup de violence. Je fus à mon tour

pendant plusieurs jours entre la vie & la mort : mortel, tout grand qu'il étoit, ne prit rien sur le sentiment dominant. Uniquement occupée de Barbasan, j'en demandois des nouvelles à chaque instant.

Eugénie ne quittoit le chevet de mon lit que pour s'en informer : elle ne me disoit que ce qui lui paroïsoit propre à calmer mes inquiétudes, & elle ne les calmoit point : je me faisois des sujets d'allarmes d'un

geste , d'un mot ; d'un air
un peu plus triste que j'ap-
percevois sur son visage ;
enfin après quinze jours ,
j'eus la certitude de la gué-
rison de Barbafan. La mien-
ne en dépendoit. Mais dès
que je n'eus plus à craindre
les suites de sa maladie , je
repris toutes mes allarmes
sur sa malheureuse affaire.
La prison où je l'avois vu ,
augmentoît encore ma sen-
sibilité & mon attendrisse-
ment.

Le Commandeur de
Piennes

Piennes y mit le comble par ce qu'il vint m'apprendre. La procédure étoit poussée avec une vivacité, qui déceloit un ennemi secret ; cet ennemi étoit mon indigne beau-pere. On comprend sans que je le dise, les raisons qu'il avoit de haïr Barbasan. Je m'étonne encore comment je ne mourus pas sur le champ, quand le Commandeur m'annonça cette affreuse nouvelle. Il n'y a d'autre ressource, me dit-il, que de

gagner le Geolier & de faire sauver Barbasan.

L'argent en étoit le seul moyen. Celui que mon pere m'avoit laissé, pouvoit-il être mieux employé ? Je remis au Commandeur une somme très-considérable, & quoiqu'il ne cessât de me répéter qu'il y en avoit beaucoup plus qu'il ne falloit, je voulois à toute force y ajouter encore. Je croyois m'assurer mieux par-là de la liberté de Barbasan, & au milieu de mes douleurs,

je sentoie une secrete satisfaction de ce que je faisois pour lui. J'attendois le succès de la négociation comme l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

Un petit billet du Commandeur m'apprit que tout se dispoioit selon mes souhaits , il vint me l'apprendre lui-même , le Geolier étoit gagné ; mais il exigeoit que ses enfans aussi-bien que lui , suivissent le prisonnier , & qu'on leur assurât de quoi vivre dans

les pays étrangers. Cet article étoit aisé, non-seulement j'aurois vuide mon porte-feuille, mais j'aurois donné tout ce que j'avois au monde.

Barbasan ne sçavoit encore rien des mesures que l'on prenoit ; le fils du Geollier qui lui portoit à manger, se chargea de les lui apprendre. Ce n'étoit point assez d'assurer sa liberté, il falloit lui préparer des secours dans le lieu, où il se retireroit. Nous nous étions détermi-

nés pour Francfort ; un moindre éloignement n'eût pas suffi pour calmer mon imagination. Le Commandeur de Piennes prit des lettres de change sur un fameux Banquier de cette Ville, Je les enfermai dans un paquet, qui devoit être rendu à Barbasan à son arrivée ; je voulois, s'il étoit possible, qu'il ignorât qu'elles vinssent de moi, & attendre pour le lui apprendre, un tems plus heureux.

Tous les arrangemens

étoient faits , & le jour marqué pour la fuite , qui devoit s'exécuter sur le minuit. J'attendis toute la nuit, avec une impatience & un saisissement que je laisse à imaginer , le signal dont le Commandeur & moi étions convenus : le jour vint sans que j'eusse rien appris. Le Commandeur chez qui j'avois envoyé plusieurs fois , vint enfin me dire que le fils du Geolier étoit absent pour deux fois vingt-quatre heures , que son pere vou-

soit absolument l'attendre.

Voilà donc encore ma vie attachée au retour de ce fils. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Le Jugement devoit être prononcé dans trois jours. Quoique le Commandeur ne me dit que ce qu'il ne pouvoit s'empêcher de me dire, je ne voyois que trop de quoi il étoit question : j'étois moi-même sur l'échaffaut, & je ne crois pas possible que ceux qui y sont effectivement, soient dans

un état plus déplorable
que celui où je passai la
nuit. www.libtool.com.cn

La joie succéda à tant
de douleur, quand j'appris
à sept heures du matin, par
un billet, que tout avoit
réussi, & que Barbafan étoit
en sûreté : je baisois ce cher
billet : j'embrassois Eugé-
nie : je me jettois à genoux
pour remercier Dieu, avec
des larmes aussi douces que
celles que j'avois répandues
auparavant étoient amères.
Barbafan m'écrivit de la

route. Quelle lettre ! que d'amour ! que de reconnaissance ! que de protestations ! elle m'ont payée de mille fois plus que de ce que j'avois fait.

J'avois un cœur avec lequel je ne pouvois être longtemps tranquille. Je commençai à m'affliger de ce que nous étions séparés peut-être pour toujours : il ne pouvoit revenir dans le Royaume. Le projet d'aller la rejoindre me paroissoit aussi difficile, qu'il m'avoit paru

aisé, quand j'en avois formé d'abord la résolution : il falloit, pour l'exécuter, que j'eusse atteint mes vingt-cinq ans. Que sçavois-je, si je ne trouverois point de nouveaux obstacles.

Ces différentes pensées m'occupoient sans cesse, & me jettoient dans une tristesse, dont l'amitié d'Eugénie s'allarmoit. Quel cœur que le sien ! jamais de dégoût, jamais d'impatience : elle écoutoit avec la même attention, avec le

même intérêt, ce que je lui avois déjà dit mille fois : de grands services content moins à rendre & prouvent moins, qu'une pareille conduite : on est payé par l'éclat qui les accompagne ordinairement ; mais cette tendresse compatissante n'a de récompense, que le sentiment qui la produit.

Divers prétextes, dont je m'étois servie depuis la malheureuse aventure de Barbasan, m'avoient laissé la liberté de rester dans mon

Couvent. Ma mere n'y étoit point venue ; j'envoyois régulièrement savoir de ses nouvelles ; on répondoit qu'elle se portoit bien, & que sa grossesse ne lui permettoit pas de sortir. Comme elle ne me faisoit point dire d'aller chez elle, je jugeai que mon Beau-pere ne vouloit pas qu'elle me vît : on vint un matin m'avertir qu'elle étoit prête d'accoucher ; on ajouta qu'elle me demandoit ; je sortis au plus vite :

je trouvai en arrivant les domestiques en larmes : sans oser les questionner , je m'acheminois vers son appartement , quand une femme de chambre vint à moi , en poussant de grands cris. Ah ! Mademoiselle , me dit-elle , où allez vous ? Vous n'avez plus de mère.

Je ne puis exprimer ce que je sentis dans ce moment ; la révolution qui se fit en moi , tous les torts que j'avois trouvés à ma mère , tout ce que mon

pere m'avoit laissé penser, tout ce que sa conduite, à mon égard, avoit eu de reprochable, tout cela disparut, & ne me laissa que le souvenir des tendresses qu'elle m'avoit marquées dans mon enfance. Je fus véritablement touchée : mon Tuteur qui étoit dans la maison, m'emporta malgré moi dans le carrosse qui m'avoit amenée, & me remit entre les mains d'Eugénie. Ce nouveau malheur renouvela toutes mes dou-

leurs ; c'est un aliment pour un cœur qui en est déjà rempli, il semble qu'on trouve une espèce de soulagement à voir croître ses peines.

Mon Beau-pere , dans l'intention de s'assurer des biens considérables , avoit sacrifié la vie de ma mere, pour sauver l'enfant dont elle étoit grosse , & y avoit réussi : son fils vécut : il fallut régler nos partages : je n'aurois pas dû faire de grace , mais par respect pour la

mémoire de ma mère, je
cédai tout ce qu'il voulut.

Le tems, il faut l'avouer,
& un tems assez court, sé-
cha mes larmes. Ma ten-
dresse pour Barbasan, qui
dominoit sur tous mes sen-
timens, me fit bientôt trou-
ver la consolation, dans la
pensée que j'étois devenue
libre, & en état de disposer
de ma main: j'eus d'ailleurs
une persécution à effuyer,
qui produisit naturellement
de la distraction.

Le Marquis de Crevant
avait

avait perdu son pere peu de jours avant la mort de ma mere : il m'insinuoit de bonne foi ; son amour avait tenu bon contre mes rigueurs , & avait produit en lui ce qu'il produit toujours , quand il est véritable ; il lui avait donné des mœurs , & l'avait corrigé des airs & des ridicules attachés à la qualité de Petit-Maître. Dès que la mort de son pere le laissa libre , il vint m'offrir sa fortune & sa main. Eugénie & le Commandeur vou-

un état plus déplorable
que celui où je passai la
nuit. www.libtool.com.cn

La joie succéda à tant
de douleur, quand j'appris
à sept heures du matin par
un billet, que tout avoit
réussi, & que Barbafan étoit
en sûreté; je baisois ce cher
billet : j'embrassois Eugé-
nie : je me jettois à genoux
pour remercier Dieu, avec
des larmes aussi douces que
celles que j'avois répandues
auparavant étoient amères.
Barbafan m'écrivit de la

ner! que m'a-t-il fait? Est-il coupable, parce qu'il est malheureux? J'irai, s'il le faut, vivre avec lui dans un désert.

Cette idée, qui flattoit la tendresse de mon cœur, s'affermissoit encore dans mon esprit, par le plaisir de me trouver capable d'une action, qui se peignoit à moi comme généreuse. Dès ce moment je formai une ferme résolution d'aller le joindre. Les représentations du Commandeur & d'Eugénie

furent inutiles. Le Marquis de Crevant fut congédié.

Cependant il y avoit plus d'un mois, que je n'avois eu de nouvelles de Barbafan : j'allai me mettre dans la tête qu'il avoit eu connoissance du dessein du Marquis de Crevant, & qu'il en étoit jaloux : l'impatience de me justifier vint encore accroître celle que j'avois de partir. Les apprêts de mon voyage furent bientôt faits. Je dis que j'allois avec mon tuteur, que j'avois d'avance

mis dans mes intérêts, voir
une Terre, qui composoit
tout le bien qu'on me con-
noissoit.

Nous eumes des passe-
ports sous le nom d'un Sei-
gneur Allemand. Dès que
je fus au premier gîte, Fan-
chon, c'étoit le nom de ma
Femme de chambre, &c
moi, prîmes des habits
d'homme. Comme j'étois
grande & bien faite, ce dé-
guisement me convenoit.
j'étois encore plus belle
qu'avec mes habits ordina-

res ; mais je paroiffois si jeune , que ma beauté , la délicatesse de mon teint , & la finesse de mes traits ne blefsoient point la vraisemblance.

Après dix jours de marche , & plusieurs petites aventures , qui ne méritent pas d'être dites , nous arrivâmes à Francfort à huit heures du soir. Nos Hostillons à qui j'avois fait dire que je ne voulois point aller dans un Cabaret , nous menerent chez une Françoise

qui louoit des appartemens.
A peine étois-je dans le mien,
que je m'informai à elle de
Barbasan. J'avois forcé les
portes, pour le voir dès ce
soir-là. Vraiment, me dit-
elle, je viens de le rencon-
trer qui rentroit chez lui
avec Madame; & tout de
suite, c'est celui-là qui est
un bon mari.

Suivant l'usage de ces
fortes de gens, elle me
conta, sans que je le lui de-
mandasse, tout ce que l'on
disoit des aventures de Bar-

basan. Hélas ! j'étois bien éloignée de pouvoir lui faire des questions ; les noms de *mari* & de *femme* m'avoient frappée comme un coup de foudre , dès qu'elle les eut prononcés. Mon Tuteur & ma Femme de chambre , plus tranquilles que moi , prirent ce triste soin. Elle leur dit que M. de Barbasan avoit fait connoissance avec sa femme , dans le tems qu'il étoit prisonnier ; qu'elle avoit exposé la vie de son pere , qui étoit

étoit le Geolier , celle d'un frere & la sienne propre pour le sauver ; que pour payer tant d'obligations , Monsieur de Barbasan l'avoit épousée , & qu'elle étoit grosse.

J'étois pendant ce terrible récit, dans un état plus aisé à imaginer qu'à décrire. Fanchon , qui voyoit par les changemens de mon visage , ce qui se passoit en moi , congédia notre Hôtesse , & pour me donner

plus de liberté , renvoya
aussi mon Tuteur.

Il ne m'aime donc plus ,
disois-je en répandant un
torrent de larmes ? Que lui
ai-je fait , pour n'être plus
aimée ? J'expose ma répu-
tation , j'abandonne ma Pa-
trie , & tout cela pour un
ingrat. Mais , Fanchon ,
crois-tu qu'il le soit ? Crois-
tu que je sois effacée
de son souvenir ? Voilà
donc pourquoi je ne rece-
vois plus de ses lettres.
Hélas ! je le croyois jaloux.

Ce sentiment n'est plus pour moi.

Toute la nuit se passa dans de pareils discours : je voulois le voir , lui reprocher son ingratitude , l'attendrir par mes larmes , & l'abandonner pour jamais. Il me passoit aussi dans la tête de lui faire remettre le bien, que j'avois apporté. Je voulois, à quelque prix que ce fût , me faire regretter. C'étoit la seule vengeance , dont j'étois capable contre mon ingrat.

Tij

Mon Tuteur, qui n'entendoit rien à toutes ces délicatesses, s'opposa à ce projet, & me conserva malgré moi, ce qui me restoit du porte-feuille de mon pere.

Il n'y avoit pas à hésiter sur le parti, que j'avois à prendre. Je pouvois, en me montrant promptement à Paris, dérober la connoissance de la folle démarche, que j'avois faite. Mon Tuteur qui s'étoit repenti plus d'une fois de sa complaisance, me repré-

sentait la nécessité de ce prompt retour : je la sentais comme lui ; mais il falloit m'éloigner pour jamais de Barbasan , de ce Barbasan que j'avois tant aimé , qu'au mépris de toutes sortes de bienféances j'étois venu chercher si loin. Comment partir sans le voir ! ne fût-ce même que de loin. Comment résister à la curiosité de voir ma Rivale , & renoncer à l'espérance de ne la pas trouver telle qu'on me l'avoit dépeinte ?

Mon Hôteſſe , ſans ſ'informer des motifs de ma curioſité , me mena à une Eglife, où tout le beau monde alloit à la Meſſe. Je me plaçai de manière que je pouvois voir ceux qui entroient.

Me voilà dans mon poſte avec une palpitation qui ne me quitta point , & qui augmentoit toutes les fois que j'entendois arriver quelqu'un. Celle qui me cauſoit tant de trouble , parut enfin : je ne la trouvai que

trop propre à faire un infidèle. Loin que la jalousie, dont j'étois animée, diminuât ses agrémens ; il sembloit que pour augmenter mon supplice, elle y ajoutoit encore. Je n'ai jamais vû de physionomie plus intéressante, tant de graces, tant de beauté, jointes à la fraîcheur de la première jeunesse, & à l'air le plus doux & le plus modeste. Elle tournoit la tête à tout moment, pour voir, à ce que je jugeai, si Barbasan

la suivoit : il ne tarda pas : elle lui dit quelque chose à l'oreille, il répondit par un souris, qui acheva de me désespérer.

Comme je n'étois pas éloignée du lieu où ils étoient, il m'apperçut : ses yeux restèrent assez longtemps attachés sur mon visage ; il les baissa ensuite, & je crus m'appercevoir qu'il soupiroit : il me regarda de nouveau avec plus d'attention : après ce second examen, je le vis sortir de l'E-

glisse : si j'en eusse eu la force,
je l'aurois suivi dans mon
premier mouvement , mais
les jambes me trembloient
au point que je fus contrain-
te de rester où j'étois.

Que de réflexions sur
ce qui venoit de se passer !
il m'avoit reconnue sans
doute. Etoit-ce la honte de
paroître devant moi , après
sa trahison ; étoit-ce la crain-
te de mes justes reproches
qui l'avoient déterminé à
me fuir ? Cette crainte l'au-
roit-elle emporté , si quel-

que chose lui eût encore parlé pour moi ? Je sento-
tois dans ces momens que
le plus foible repentir , le
plus léger pardon , m'eût
tout fait oublier : peut-être
l'aurois - je demandé moi-
même. Je me croyois pres-
que coupable de ce qu'il
ne m'aimoit plus. L'effet
que cette pensée produi-
sit en moi , paroîtra incom-
préhensible à ceux qui n'ont
jamais eu de véritable pas-
sion.

Ma réputation exposée,

la trahison dont on payoit
ma tendresse , ce mariage
qui mettoit une barrière in-
surmontable entre nous ,
ne faisoient presque plus
d'impression sur moi. Tout
étoit couvert par cette dou-
leur déchirante, que je n'é-
tois plus aimée. Je voulois
du moins avoir la triste
consolation de répandre
des larmes devant lui.

Mon Tuteur fut char-
gé de l'aller chercher , de
ne rien oublier pour l'a-
mener , de ne pas crain-

dre d'employer les prieres
les plus capables de l'y en-
gager : il ne le trouva point
chez lui : il y retourna plu-
sieurs fois : il apprit enfin
qu'il étoit monté à cheval
au sortir de l'Eglise, & qu'on
ne sçavoit quelle route il
avoit prise.

Dès que nous sommes
malheureux, tous ceux qui
nous environnent, prennent
de l'empire sur nous. Mon
Tuteur, ma Femme de
chambre même, se croyoient
en droit de me parler avec

autorité. Sans m'écouter ,
sans égard aux prières que
je leur faisois d'attendre
encore quelques jours, ils
m'obligèrent à partir sur le
champ ; & pour rendre mon
absence aussi courte qu'il
étoit possible, on me fit faire
la plus grande diligence. . .

Me voilà revenue à
Paris & dans les bras de
ma chère Eugénie. Ce
prompt retour, la douleur
où elle me vit plongée,
mes larmes & mes sanglots
lui firent juger que Barba-

fan étoit mort. Les consolations qu'elle cherchoit à me donner, m'apprirent ce qu'elle pensoit : je n'avois pas la force de la défabuser : j'avois honte pour Barbafan, & pour moi, de dire qu'il m'avoit trahie, abandonnée ; mon cœur répugnoit aussi à parler contre lui.

Je sentoisi une peine extrême à lui faire perdre l'estime d'Eugénie : à le lui montrer si différent de ce qu'elle l'avoit vu jusques-là.

Malgré mes répugnances, il fallut tout avouer. Quelle fut la surprise, de l'indignation de mon amie ! quel mépris pour Barbafan ! quelle pitié, mêlée de colère, de me trouver encore de la sensibilité pour un ingrat, pour un scélérat, pour le dernier des hommes !

Ménagez ma foiblesse, lui disois-je, puisque vous la connoissez : épargnez un malheureux : hélas ! peut-être a-t-il fait autant d'efforts pour m'être fidèle, que

j'en fais pour cesser de l'aimer. Plus vous cherchez à diminuer son crime, répondit Eugénie, plus vous me le rendez odieux : le dépit devrait vous guérir ; la raison le devrait encore mieux ; mais le dépit est un nouveau mal, & la raison est bien tardive : je voudrois que vous cherchassiez de la dissipation : je voudrois que votre amour propre trouvât des dédommagemens : vous ne le croiez pas, ajouta-t-elle, mais contez sur ma parole qu'il

qu'il fait une partie de votre douleur. J'étois effectivement bien éloignée de le penser. La terre entière, à mes genoux ; ne m'auroit pas dédommagé du cœur que j'avois perdu.

Ces dissipations, qu'on me conseilloit, & que je n'aurois jamais cherchées, vinrent me trouver malgré moi. Mon beau-père, que sa prodigalité mettoit dans un besoin continuel d'argent, & qui n'étoit arrêté par aucun scrupule sur les

234 *Les Malheurs*

moiens d'en acquérir , ne voulut point s'en tenir à l'accommodement que nous avions fait ; il fallut entrer en procès : le sentiment dont j'étois animée contre lui (car je le regardois avec raison , comme l'auteur de mes malheurs) me donna une vivacité & une suite que l'intérêt n'auroit jamais pu me donner. Je sçus bientôt mon affaire mieux que mes Avocats.

La beauté ne produit pas toujours l'amour , mais elle

nous rend toujours intéressantes pour les hommes, même les plus sages ; la mienne me donnoit un accès facile auprès de mes Juges, & ajoutoit un nouveau poids à mes raisons : elle fit encore plus d'impression sur M. le Président d'Hacqueville, l'un des plus accrédités par sa naissance, par sa place, & surtout par l'estime qu'il s'étoit acquise ; il me déclara à la troisième ou quatrième visite que je lui rendis, qu'il ne

pouvoit plus être de mes Juges : ne m'en demandez point la raison , ajouta-t-il , je n'oserois vous la dire ; je me borne à souhaiter que vous daigniez la deviner.

Mon embarras lui fit voir que je la devinois. Nous gardions tous deux le silence , quand mon Avocat , qui s'étoit arrêté avec quelqu'un dans la chambre , entra dans le cabinet : sa présence fit également plaisir à M. d'Hacqueville & à

moi, car son embarras étoit égal au mien, mais il se remit assez promptement : je ne ferai pas, lui dit-il, des Juges de Mademoiselle, je veux la servir plus utilement : venez demain au matin, & m'apportez ses papiers; nous irons ensuite rendre compte à Mademoiselle de ce que nous aurons fait.

Je sortis sans avoir prononcé une parole. Ne craignez point, me dit le Président, en me donnant la

main , de recevoir des services dont je ne demande , & dont je n'attens d'autre récompense , que la satisfaction de vous les rendre.

Eugénie à qui je contai mon aventure , ne la prit pas aussi sérieusement que je la prenois : que voulez-vous , lui disois-je , que je fasse d'un Amant ? Je veux , me répondoit-elle , que vous en fassiez votre vengeur ; que vous vous amusiez de sa passion : que sçavez-vous ? Il vous plaira

peut-être : vous connoissez sa figure , son esprit est bien au-dessus : c'est par son mérite , plus encore que par sa naissance , qu'il est parvenu à la charge de Président à-Mortier , dans un âge où l'on est à peine connu dans les places subalternes : le cœur me dit qu'il est destiné pour mettre fin à votre Roman.

Hélas ! elle étoit bien loin de deviner ; on verra , au contraire , que je n'en fus que plus malheureuse.

Sous prétexte de mes affaires, le Président d'Hacqueville me voioit presque tous les jours : ses soins & son assiduité me parloient seuls pour lui : d'ailleurs, pas un mot, dont je pusse prendre droit de lui défendre de me voir. Tant d'attention, tant de respect auroient dû faire sur moi une impression bien différente de celle qu'ils y faisoient : ils me rappelloient sans cesse le souvenir de Barbaran ; c'étoit ainsi qu'il m'avoit

voit aimée : il ne m'aimoit plus , & je soupirois avec une extrême douleur.

Eugénie me reprochoit souvent ma foiblesse : comment , me disoit-elle , pouvez-vous conserver cette tendresse pour quelqu'un que vous ne sçauriez estimer ? L'estime , repliquois-je , ne fait pas naître l'amour , elle sert seulement à nous le justifier à nous-mêmes : j'avoue que je n'ai plus cette excuse à donner à ma foiblesse ; mais je n'en suis que

plus malheureuse : ayez pitié de moi , ma chere Eugénie , ajoutois - je , que voulez-vous , je ne puis être que comme je suis.

Après quelques mois , elle & le Commandeur de Piennes me parlerent plus clairement. Mes affaires étoient toutes terminées à mon avantage , & je devois aux soins du Président d'Hacqueville la justice qu'on m'avoit rendue , & la tranquillité dont j'aurois pu jouir , si mon cœur avoit

été autrement fait. Il n'y avoit plus moyen de recevoir assidument des visites, dont les prétextes avoient cessé. J'étois embarrassée de le dire à M. le Président d'Hacqueville, je voulois qu'Eugénie & le Commandeur en prissent la commission. Il nous en a donné une bien différente, répondit le Commandeur ; il veut vous épouser, & pour vous laisser la liberté de répondre sans aucune contrainte, il nous a priés de vous en faire la

proposition ; & tout de suite ils me dirent l'un & l'autre que j'étois trop jeune & d'une figure, qui m'exposoit à trop de périls , pour rester fille. Mon Beau - pere encore aigri par le mauvais succès de son Procès, pouvoit m'attirer quelques nouvelles persécutions. Mon aventure n'étoit pas entièrement ignorée , & me faisoit une espèce de nécessité de changer d'état.

Eugénie ajouta, quand je fus seule avec elle , que je

devois , me craindre moi-même , que la tendresse que je conservois pour le Comte de Barbasan, la faisoit trembler : s'il revenoit , me diroit-elle, vous n'attendriez pas même pour lui pardonner , qu'il vous demandât pardon. Eh bien , dis - je , je prendrai le Voile. Vous voulez donc , répondit-elle , parce que Barbasan est le plus indigne de tous les hommes , vous enterrer toute vive. Croyez - moi , ma chere fille , ces sortes

246 *Les Malheurs*

de douleurs passent & laissent place à un ennui peut-être plus difficile à soutenir que la douleur. Je vous ai souvent promis de vous conter les malheurs, qui m'ont conduite ici. Il faut vous tenir parole. Peut-être en tirerez-vous quelque instruction : vous apprendrez du moins, par mon exemple, qu'il y a des malheurs bien plus grands, que ceux que vous avez éprouvés.

Ce qu'elle m'apprit de ses Aventures me fit tant

d'impression , que pour avoir la satisfaction de les relire , je la priai de consentir que je les écrivisse ; & c'est ce que j'ai écrit que je donne ici,

Fin de la premiere Partie.

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

Maggs Bros. Ltd.

26.5.1988

[ZAH.]

874004

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

17
2
8
www.liptool.com.cn

LS 2v.
314

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn



